

Stuck With You — Pegados

Stuck With You (Pegados) par Valentina Cruz

Copyright © 2026 The Mental Faculty B.V.
Tous droits réservés.

Ceci est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages, les lieux, les entreprises et les événements sont soit le fruit de l'imagination de l'autrice, soit utilisés de manière fictive. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, ou avec des événements ou des lieux réels, serait purement fortuite.

Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite, distribuée ou transmise sous quelque forme ou par quelque moyen que ce soit sans l'autorisation écrite préalable de l'éditeur, à l'exception de brèves citations dans le cadre d'une critique.

Publié par **Grown Up Language** · *Language Lit
for Adults* Une marque de The Mental Faculty
B.V., Amstelveen, Pays-Bas.
grownuplanguage.com

Première édition, 2026.

À propos de ce livre

Language Lit for Adults

À un moment ou à un autre, apprendre une langue est devenu ennuyeux.

Si tu es un adulte qui apprend une nouvelle langue, tu n'avais le choix qu'entre des histoires pour enfants, des dialogues de manuel sur la façon de commander un café, ou des « lectures graduées » soigneusement expurgées de tout ce qu'un adulte choisirait réellement de lire. *Si je dois lire encore un polar sur un cambriolage d'œuvres d'art, je crois que je vais mourir.* Pas étonnant que tant d'apprenants stagnent sur le plateau intermédiaire. Rien ne te donne *envie* de tourner la page.

Grown Up Language existe pour remédier à cela. Nous créons des lectures graduées pour adultes : de la vraie fiction de genre — romance, polar, horreur, de vrais enjeux — écrite dans une langue claire et au niveau

maîtrisé, avec l'aide au vocabulaire intégrée directement. Le pari est simple. La façon la plus rapide d'apprendre, c'est de lire beaucoup, et on ne lit beaucoup que lorsqu'on ne peut pas lâcher le livre. Alors nous écrivons les livres que les adultes aiment vraiment, calibrés exactement à ton niveau. Tu es accroché, tu lis davantage, et la langue s'installe par l'exposition, sans même que tu te rendes compte que tu étudies.

Le nom le dit : **Grown Up** (« pour adultes »). C'est tout l'enjeu. Ce sont des livres écrits pour être réellement agréables à lire pour un adulte : de vrais romans, simplement calibrés à ton niveau de langue. Le contenu est le même que dans n'importe quel roman pour adultes, ni édulcoré, ni écrit pour des enfants. Il peut y avoir du sexe, du suspense, de la mort, des chagrins d'amour, de la menace, de l'horreur, tout ce que contient la littérature ordinaire pour adultes. Nous ne gommons pas les aspérités pour rendre la langue plus « sûre ». Le niveau est maîtrisé ; l'histoire, jamais. (Pour être clair : celui-ci est une romance épicée pour adultes. Si tu espérais qu'ils se contentent de

se tenir la main, tu t'es trompé de livre.) C'est exactement ce qui rend la lecture plus plaisante, et plus tu ne peux pas t'arrêter de lire, mieux tu apprends. Nous écrivons des livres qu'on dévore. Tout le reste en découle.

Ce livre, *Stuck With You (Pegados)*, est écrit dans un **espagnol d'Espagne (castillan) intermédiaire (B1)** clair — l'espagnol d'Espagne. C'est une comédie romantique épicée, à combustion lente, du type « ennemis devenus amants », qui se déroule à Madrid : une vraie romance avec de vraies étincelles, pas un exercice de classe. Tu y trouveras des notes de bas de page pour les mots difficiles, un glossaire en fin de chapitre, une petite note de grammaire amicale, et un résumé en français à la fin de chaque chapitre. Lis pour l'histoire ; laisse l'espagnol se mettre en place tout seul.

Plus qu'une traduction — une transcréation

Voici quelque chose qu'une petite maison d'édition n'aurait jamais pu faire il y a quelques années.

La plupart des « éditions espagnoles » d'un livre sont de simples traductions : les mêmes mots, échangés d'une langue à l'autre, tout le reste laissé exactement à sa place. Nous faisons quelque chose de plus. Chaque titre Grown Up Language est **transcréé** pour ses lecteurs — l'histoire ré-enracinée dans un lieu et une culture où elle a réellement sa place, avec des noms, des décors, des références et un humour qui collent, et non transposés maladroitement depuis ailleurs. Ajoute à cela l'appareil qui fait fonctionner une lecture graduée (un vocabulaire calibré à un niveau maîtrisé, des notes de bas de page, des glossaires et des notes de grammaire pensés pour un apprenant de *cette* langue), et tu obtiens quelque chose de bien plus utile qu'une traduction. Tu obtiens un livre conçu, de fond en comble, pour la personne qui le lit.

C'est ce qui permet à une seule histoire de vivre dans de nombreuses langues, chaque version étant véritablement chez elle dans la

sienne. C'est une idée plus intelligente et plus puissante que la traduction, et c'est le cœur de ce que nous faisons.

AI-Crafted, not AI-Slop

Nous pensons que l'IA a un rôle à jouer dans tout cela, et nous voulons être honnêtes avec toi sur la nature exacte de ce rôle.

Une véritable autrice humaine a travaillé sur ce livre pendant des semaines. L'autrice possède ce qui rend une histoire digne d'être lue : l'intrigue, les personnages, les blagues, les étincelles, les rebondissements, et la voix présente à chaque page, qu'elle façonne et réécrit jusqu'à ce que tout sonne juste. L'IA s'occupe du travail d'orfèvre au niveau maîtrisé : calibrer le vocabulaire à ton niveau, contrôler la longueur des phrases, espacer les répétitions pour que les nouveaux mots s'ancrent, et signaler tout ce qui dépasse le niveau. L'humain tient la barre ; l'IA aide à générer les mots. Rien ici n'a été laissé à une machine pour qu'elle l'écrive seule. Chaque

page est passée entre les mains de l'autrice, qui a réécrit jusqu'à ce que ce soit assez bon pour en être fière.

Nous sommes transparents là-dessus parce que c'est ce qui rend l'ensemble possible. Les livres pour apprenants d'une langue sont un recoin de la littérature qui reste le plus souvent inexploré — un petit marché rendu plus petit encore par la nécessité d'être reciblé pour chaque paire de langues. L'IA est ce qui rend viable de *bien* servir ce créneau, plutôt que de ne pas le servir du tout. Le résultat est l'opposé d'un contenu bâclé et produit à la chaîne. C'est **AI-Crafted, not AI-Slop** : le même genre d'histoire que tu aimes déjà, façonnée avec soin, simplement écrite à un niveau que tu peux réellement suivre.

Comment lire ce livre

Lis-le comme un roman, pas comme un manuel. Le but est d'avancer et de savourer l'histoire, pas de comprendre chaque mot.

Quelques conseils qui aident :

- **Ne te précipite pas sur un dictionnaire.**
Les mots difficiles sont annotés en bas de page dans le texte, et chaque chapitre se termine par un petit glossaire et une courte note de grammaire. Jette un coup d'œil en bas quand tu bloques, puis reviens à l'histoire.
- **Laisse certains mots te traverser.** Si tu arrives à suivre ce qui se passe, tu n'as pas besoin de chaque mot. Le sens que tu rencontreras encore et encore s'ancrera de lui-même. C'est aussi comme ça que tu as appris ta première langue.
- **Sers-toi du résumé en français comme d'un filet de sécurité.** Chaque chapitre se clôt par un court *Résumé* en français. Lis-le après le chapitre pour vérifier que tu as saisi les événements principaux et le rebondissement. Si quelque chose t'a échappé, tu sauras où regarder.
- **Lire un chapitre deux fois est une bonne idée.** La première fois, tu cherches à comprendre ce qui se passe ; la seconde fois, une fois les surprises passées,

l'espagnol vient plus facilement et les mots se mettent en place. Beaucoup de lecteurs trouvent que c'est à la deuxième lecture que tout se met vraiment en place. Rien ne presse, et la relecture est l'une des meilleures formes d'entraînement qui soient.

- **Du matériel d'étude gratuit.** Chaque livre Grown Up Language est accompagné de matériel complémentaire gratuit pour aider les mots à s'ancrer, à commencer par des paquets de cartes mémoire que tu peux importer dans Anki ou n'importe quelle application de cartes mémoire.
- **Il existe aussi des livres audio.** Chaque livre est enregistré à un rythme pensé pour un apprenant, dans le même espagnol que celui que tu lis ici — tu peux donc suivre dans le texte, ou reprendre un chapitre les yeux fermés. Lire et entendre les mêmes mots est l'un des moyens les plus rapides de les retenir, et seule l'écoute t'apprend comment ils sonnent vraiment.

Retrouve tout cela sur grownuplanguage.com/
extras.

Maintenant, tourne la page. Quelque chose que
tu resteras éveillé trop tard pour finir t'attend.

*Parce qu'apprendre une langue ne devrait pas être
ennuyeux.*

Grown Up Language *Language Lit for Adults*
grownuplanguage.com

Capítulo 1 — Leyendo a la gente

Clara llevaba dos horas con las dos manos pegadas al asfalto, y empezaba a aburrirse.

El sol caía fuerte sobre el Paseo de la Castellana. A su alrededor, unas veinte personas estaban sentadas en el suelo, en medio de la avenida. Algunas tenían las manos pegadas, como ella. Otras sostenían pancartas. Y detrás, en las aceras, se juntaba cada vez más gente: curiosos, simpatizantes, personas que solo grababan con el móvil. El tráfico estaba parado en las dos direcciones. Los coches tocaban el claxon, una y otra vez, pero nadie se movía. Ese era el plan.

—Esto es lo más emocionante que he hecho en mi vida —dijo Bea, a su lado—. Y resulta que no me puedo mover.

—Ese es el punto, Bea —respondió Clara—. No movernos.

—Ya lo sé. —Bea suspiró—. Pero me aburro muchísimo.

Clara también se aburría, aunque no lo iba a admitir. Tenía las dos manos pegadas al asfalto, una a cada lado del cuerpo, el sol en la cabeza y nada que hacer durante horas. Así que hizo lo que siempre hacía cuando se aburría: empezó a mirar a la gente.

—¿Quieres jugar? —preguntó.

—¿A qué?

—A leer a la gente. Yo miro a alguien, y te digo quién es. Toda la verdad. Solo con mirarlo.

Bea sonrió.

—Vale. Ese de allí. El del traje.

Clara miró. Un hombre de unos cincuenta años, con traje gris, hablaba por teléfono lejos de la manifestación. Caminaba en círculos.

—Abogado —dijo Clara—. Casado. Y ahora mismo está hablando con una mujer que no es su mujer.

—¿Cómo sabes eso?

—Mira cómo se aleja de todos. No quiere que nadie lo escuche. Y mira el reloj: caro, nuevo. Se siente culpable por algo, y compra cosas para sentirse mejor.

—Eres terrible —dijo Bea, riéndose.

—Soy buena. Es diferente.

—¿Y aquella? —Bea señaló con la cabeza a una chica joven, con ropa muy cara, que se hacía fotos delante de las pancartas.

—Esa no está aquí por el planeta. Está aquí por las fotos. Mañana va a publicar todo esto con un texto bonito sobre la Tierra. Y pasado mañana, un anuncio de champú.

Bea se reía cada vez más fuerte.

—¿Y ese policía de allí?

—Quiere irse a casa. Odia su trabajo. Está pensando en la cena.

—¡Eso no lo puedes saber!

—Mírale la cara. Lo sé.

Bea miró a su alrededor, buscando a alguien más difícil. De repente, se quedó quieta.

—¿Y ese?

Clara siguió su mirada hasta el otro lado de la avenida.

Había un hombre de pie, al otro lado de la avenida, cerca de un grupo que grababa a los manifestantes con móviles y cámaras. No llevaba un móvil, como los demás de ese grupo: llevaba una cámara de verdad, grande, profesional. Pelo oscuro, una camiseta simple. No gritaba ni se reía de los manifestantes como sus compañeros. Solo observaba, tranquilo, como si pensara en algo.

En ese momento, el hombre levantó la vista de la cámara y la miró a ella, directamente.

Tenía los ojos verdes.

Clara abrió la boca para decir algo.

Y no dijo nada.

—¿Clara? —Bea la miró—. ¿Y ese? ¿Quién es?

—Nadie —dijo Clara por fin, apartando la vista—. Otro tío con una cámara. Seguro que se cree muy interesante.

Pero, por primera vez en toda la tarde, no encontró nada más que decir. Y miró al hombre de los ojos verdes un segundo más de lo necesario.

No tuvo tiempo de pensar en por qué.

—¡Mirad¹ a estos héroes! —dijo una voz muy fuerte—. ¡Pegados al suelo para salvar el mundo!

Clara conocía esa voz. Medio país conocía esa voz.

Víctor Salas. En internet lo llamaban “El Alfa”, y tenía millones de seguidores. Caminaba hacia ellos con el móvil delante de la cara, grabándose a sí mismo, sonriendo a sus seguidores.

—Aquí están —dijo, cada vez más cerca de Clara—. La generación más fuerte de la historia. No podéis ni levantaros del suelo.

Los hombres de su grupo se reían. El hombre de los ojos verdes seguía grabando con su cámara, en silencio, sin reírse con ellos.

Víctor se agachó al lado de Clara y le puso el móvil en la cara.

—¿Y tú, princesa? ¿De verdad crees que pegar la mano a una calle va a bajar la temperatura del planeta?

—Quita eso de mi cara —dijo Clara.

—¿O qué? No te puedes mover. —Se reía, encantado—. Venga, di algo para mis seguidores. Explícales por qué...

—Clara —dijo Bea, nerviosa, en voz baja—, no tires de las manos. Te vas a arrancar la piel.

Era verdad. Tenía las dos manos pegadas al asfalto, una a cada lado. Si tiraba, se hacía daño. No podía levantarse. No podía empujarlo. No podía hacer absolutamente nada.

Bueno. Casi nada.

Víctor seguía hablando a la cámara, agachado, sintiéndose el rey de la avenida, cada vez más emocionado con su propio show. Quería un mejor plano, así que se acercó más. Y más. Demasiado. La cara casi pegada a la de ella, el móvil encima, el cuerpo enorme tapándole la luz. De pronto lo tenía todo encima: su voz, su peso, su sombra, demasiado cerca, y ella con las dos manos pegadas al suelo.

Y entonces todo pasó muy rápido. Clara no supo bien qué fue. Víctor encima de ella, el aire pesado, su sombra, y un miedo repentino que le llenó la cabeza de ruido. No podía respirar. No entendía qué estaba pasando, solo que era demasiado, que la estaba aplastando, que tenía que salir de ahí de cualquier forma. Esa parte se le quedó borrosa, para siempre.

Pero lo que ella hizo después lo tuvo clarísimo, entonces y siempre. Tenía las manos atrapadas en el suelo. Pero las piernas libres.

Levantó la rodilla con toda su fuerza.

Víctor dejó de hablar de golpe. El móvil cayó al asfalto. Durante un segundo largo, no salió ningún sonido de su boca. Y luego sí salió uno: muy agudo, muy alto, muy poco “alfa”.

Se dobló en el suelo, a su lado, con las dos manos donde antes tenía el móvil.

La avenida entera se quedó en silencio.

Después, en algún lugar, alguien empezó a aplaudir. Y luego, de pronto, los aplausos se volvieron otra cosa: la manifestación entera empezó a abuchear a Víctor. Cientos de voces, juntas, fortísimas. *¡Fuera! ¡Fuera! ¡Fuera!* El ruido llenó toda la avenida.

Clara esperaba gritos. Esperaba que el hombre de los ojos verdes corriera hacia ella, enfadado, para defender a su jefe.

Pero no pasó eso.

El hombre de los ojos verdes dejó su cámara en el suelo, con cuidado. Después se acercó a Víctor, lo ayudó a levantarse y se lo llevó lejos, despacio, sin decirle una palabra a nadie.

Y entonces hizo algo raro. En lugar de irse, cruzó hacia Diego, el líder de la manifestación. Con todo ese ruido, con cientos de personas gritando, tuvo que acercarse muchísimo, pegar la boca a su oído y casi gritarle para que lo oyera. Una mano en el hombro de Diego. La cara muy seria, muy cerca. Desde el otro lado de la avenida parecía un hombre amenazando a otro: el tío de Víctor, encima del líder de los activistas, diciéndole algo al oído que nadie más podía escuchar.

Diego abrió mucho los ojos. Sorprendido. Tal vez asustado; desde lejos, era imposible saberlo.

Nadie miraba hacia ellos dos. Todos los móviles seguían apuntando al otro lado, a Víctor doblado en el suelo, repitiendo una y

otra vez los mismos cinco segundos: la rodilla, el grito, la caída. Eso era lo que el mundo iba a ver mil veces. No esto.

Entonces el hombre de los ojos verdes miró a Clara una última vez —solo un segundo— y se fue, sin mirar atrás.

—¿Qué le habrá dicho? —preguntó Bea—. ¿Viste la cara de Diego?

—Nada bueno, seguro —dijo Clara—. Lo amenazó. ¿No viste cómo se le echó encima? ¿No viste la cámara? Trabaja para Víctor. Son todos iguales.

Bea no dijo nada.

Y Clara, sin saber muy bien por qué, siguió pensando en esos ojos verdes durante toda la tarde, todavía pegada al suelo, bajo el sol de Madrid.

Vocabulario

ESPAÑOL	FRANÇAIS
<i>pegado/a (al asfalto)</i>	collé(e) (à l'asphalte)

ESPAÑOL	FRANÇAIS
<i>aburrirse</i>	s'ennuyer
<i>la avenida</i>	l'avenue
<i>la acera</i>	le trottoir
<i>el móvil</i>	le téléphone portable
<i>el coche</i>	la voiture
<i>sostener (una pancarta)</i>	tenir (une pancarte / banderole)
<i>el tráfico estaba parado</i>	la circulation était à l'arrêt
<i>tocar el claxon</i>	klaxonner
<i>suspirar</i>	soupirer
<i>el traje</i>	le costume
<i>alejarse</i>	s'éloigner
<i>culpable</i>	coupable
<i>señalar</i>	montrer du doigt / désigner
<i>el anuncio</i>	la publicité
<i>de repente</i>	tout à coup
<i>quedarse quieto/a</i>	se figer / rester immobile
<i>observar</i>	observer / regarder
<i>el/la manifestante</i>	le/la manifestant(e)
<i>los compañeros</i>	les collègues / les compagnons
<i>el tío / la tía</i>	le type / le mec (ici : « le type »)
<i>apartar la vista</i>	détourner le regard

ESPAÑOL	FRANÇAIS
<i>grabarse (a sí mismo)</i>	se filmer (soi-même)
<i>agacharse</i>	s'accroupir / se baisser
<i>el plano</i>	le plan (de caméra) / le cadrage
<i>tapar (la luz)</i>	cacher / masquer (la lumière)
<i>aplastar</i>	écraser
<i>borroso/a</i>	flou(e)
<i>tirar (de algo)</i>	tirer (sur quelque chose)
<i>arrancar</i>	arracher
<i>empujar</i>	pousser
<i>la rodilla</i>	le genou
<i>doblarse</i>	se plier en deux
<i>agudo</i>	aigu / perçant
<i>aplaudir</i>	applaudir
<i>abuchear</i>	huer
<i>amenazar</i>	menacer
<i>echarse encima (de alguien)</i>	se jeter sur quelqu'un / surplomber (qqn)
<i>enfadado/a</i>	en colère / fâché(e)
<i>en voz baja</i>	à voix basse

¹ Note de grammaire — *vosotros* (le « vous » entre proches, propre à l'Espagne). C'est le trait qui distingue le plus le castillan

(l'espagnol d'Espagne) de l'espagnol d'Amérique latine. En Espagne, pour t'adresser à **un groupe de personnes que tu tutoies**, on emploie ***vosotros*** — avec ses propres terminaisons (***-áis / -éis***) et son propre impératif. C'est là où le français t'aide le moins : ton *vous* sert à la fois au vouvoiement singulier ET au pluriel, donc le français n'a pas d'équivalent direct de *vosotros* ; vois-le comme le *vous* que tu utiliserais avec des amis ou des proches. Observe Víctor narguer tout le groupe d'activistes : « ***No podéis ni levantaros del suelo*** » (« Vous n'êtes même pas capables de vous lever du sol »), et « ***¡Mirad a estos héroes!*** » (« Regardez-moi ces héros ! »). Un latino-américain dirait *no pueden / imiren!* (avec *ustedes*) — en Espagne, cette forme *ustedes* est réservée au registre formel. Le « **tu** » **singulier, lui, ne change pas** : Víctor dit toujours « ***¿Y tú, princesa?*** » à Clara seule. Donc : une personne, familier = *tú* ; un groupe, familier = *vosotros*. Tu croiseras *vosotros* sans arrêt tout au long de cette histoire — maintenant tu sais d'où viennent ces terminaisons en ***-áis/-éis***.

Note de grammaire — el futuro de probabilidad (le futur de la « supposition »). Bonne nouvelle : le français fait exactement la même chose, avec le **futur de probabilité**. « *Où est Mateo ?* » — « *Il sera dans le train.* » « *On sonne à la porte.* » — « *Ce sera le facteur.* » Ce futur-là ne parle pas du tout de l'avenir : c'est une **supposition sur le présent**. L'espagnol procède pareil : « *¿Dónde está Mateo?* » — « *Estará en el tren.* » Et pour deviner à propos du **passé**, il utilise le futur antérieur : dans ce chapitre, Bea dit « *¿Qué le habrá dicho?* » — littéralement « Que lui aura-t-il dit ? », c'est-à-dire « Qu'est-ce qu'il a bien pu lui dire ? ». Elle ne parle pas du futur : elle se demande tout haut ce qui vient de se passer. Même réflexe qu'en français, simplement un autre verbe.

Point clé — como si (« comme si »). Tu rencontreras **como si** tout au long de ce livre — *como si pensara en algo* (« comme s'il pensait à quelque chose »). Cela veut toujours dire « **comme si** », pour introduire quelque chose d'imaginé ou de pas tout à fait réel, et c'est suivi d'une forme de passé particulière (*l'imperfecto de subjuntivo* — cette terminaison

en *-ara/-iera*). En français aussi, « *comme si* » est suivi de l'imparfait (« *comme s'il pensait...* ») : tu connais donc déjà ce mouvement vers l'irréel. Construire toi-même cette forme espagnole dépasse un peu ce niveau, alors pour l'instant lis simplement *como si* comme « *comme si* » et laisse le sens te porter. On ne s'arrêtera plus dessus ; maintenant tu la connais.

Résumé : Lors d'une manifestation pour le climat à Madrid, Clara — les deux mains collées au bitume sur le Paseo de la Castellana — passe le temps en jugeant les inconnus à voix haute avec son amie Bea, jusqu'à ce que Bea lui désigne un homme silencieux avec un appareil photo et que, pour une fois, Clara n'ait rien à dire. L'influenceur « El Alfa » (Víctor) se penche sur elle pour l'humilier en direct, la surplombant jusqu'à ce que, coincée et terrifiée, elle lui donne un coup de genou. À sa grande surprise, l'homme à l'appareil photo aide calmement Víctor à s'éloigner — puis traverse vers Diego, le leader de la manifestation, l'attrape par l'épaule et lui crie à l'oreille par-dessus la foule qui hue. Vue depuis

l'autre côté de l'avenue, la scène ressemble exactement à une menace, et Clara est persuadée qu'il a menacé Diego (« ils sont tous pareils »). Elle ne peut pourtant pas s'empêcher de penser à lui.

Capítulo 2 — En directo

En un solo día, Clara se hizo famosa.

No lo había pedido. No lo quería. Pero el vídeo estaba en todas partes: tres segundos de ella, sentada en el suelo, levantando la rodilla, y Víctor Salas doblándose de dolor. Alguien le había puesto música. Otra persona lo había repetido cien veces seguidas. Tenía millones de visitas.

Su móvil no paraba de sonar. Y, entre todos los mensajes, llegó una invitación: un programa de televisión, en directo, el miércoles por la mañana. *“Ven a contar tu versión”*, decía el mensaje. *“El Alfa también va a estar.”*

Clara dijo que sí de inmediato.

—Es una trampa —dijo Bea esa noche, por teléfono—. Te van a hacer quedar como la loca violenta.

—O —dijo Clara— es mi oportunidad de decirle a Víctor Salas, a la cara y delante de todo el país, exactamente lo que pienso de él.

—Esa es justo la parte que me preocupa.

Pero Clara ya no escuchaba. Ya estaba preparando las palabras.

El miércoles, a las siete de la mañana, Clara estaba sentada en un sofá muy blanco, bajo unas luces muy fuertes, con el corazón acelerado. La presentadora del programa, Andrea Ruiz, le sonreía con una sonrisa profesional, perfecta, de persona que sonríe para vivir.

—En treinta segundos estamos en directo —dijo una voz en la oscuridad—. Veinte...

Clara miró el sitio vacío a su lado. El sitio de Víctor. Apretó las manos sobre las piernas. Había pasado toda la noche preparando lo que iba a decirle. Cada frase, cada palabra. Estaba lista.

—...cinco, cuatro, tres...

—¡Buenos días, España! —dijo Andrea a la cámara—. Esta mañana tenemos un tema que ya habéis visto todos. Una activista, un influencer y... bueno, una rodilla.

El público se rió.

—Con nosotros está Clara Reyes —continuó Andrea—. Y, para darnos la otra versión de la historia... pase, por favor.

Clara giró la cabeza hacia el sitio vacío, con el corazón listo, preparada para mirar a Víctor Salas directamente a los ojos.

Pero el hombre que se sentó a su lado no era Víctor.

Tenía el pelo oscuro. Una camisa azul, esta vez, en lugar de una camiseta simple. Y unos ojos verdes que ella ya había visto una vez, tres días antes, al otro lado de una avenida.

Era él. El hombre de la cámara.

Por segunda vez en tres días, Clara se quedó completamente sin palabras.

—Para los que no lo conocen —dijo Andrea—, él es Mateo Cruz, el productor del programa de Víctor Salas. Víctor no ha podido venir hoy. Está... —miró sus notas— recuperándose.

En la pantalla grande, detrás de ellos, apareció una foto. Víctor Salas, sentado en un sofá, con un collarín blanco alrededor del cuello y cara de hombre que sufre mucho.

Clara casi se ríe en directo.

¿Un collarín? ¿En el cuello?

Ella no le había tocado el cuello. Ni cerca.

Miró a Mateo. Y, por un instante —solo un instante—, vio algo cruzar su cara. Él también sabía que ese collarín era ridículo. Estaba completamente segura. Pero Mateo no dijo nada. Volvió la mirada hacia Andrea, tranquilo, profesional, con la cara otra vez cerrada.

—Mateo —dijo Andrea—, tu jefe dice que esto fue una agresión. Que Clara lo atacó sin razón.

—Mi jefe dice muchas cosas —respondió Mateo.

Fue una respuesta rara. Andrea esperó más, pero Mateo no añadió nada.

—Yo respondí a una provocación —dijo Clara, girándose hacia él—. Tu jefe me puso un móvil en la cara mientras yo estaba pegada al suelo, sin poder moverme. ¿Eso también lo grabaste tú?

—Lo grabé todo —dijo Mateo, mirándola por fin—. Es mi trabajo.

—Qué trabajo tan bonito.

—No siempre.

Y ahí estaba otra vez. Esa pequeña grieta en su voz tranquila. *No siempre*. Clara la oyó, y supo que el público no la había oído, y por alguna razón eso la molestó aún más.

Había venido a pelear, con las palabras listas y afiladas. Pero este hombre no le daba nada contra qué pelear. No la insultaba. No defendía

a Víctor. Solo la miraba, contestaba poco, y la dejaba a ella como la única persona enfadada en todo el plató.

—Una última cosa —dijo Andrea, con una sonrisa que ya no era tan amable—. Clara, ¿sabías que Víctor Salas piensa demandarte¹? Por daños. Por el cuello, supongo.

Clara abrió la boca. No, no lo sabía.

Miró a Mateo, esperando que él lo confirmara, que sonriera, que disfrutara el momento.

Pero Mateo estaba mirando la foto del collarín en la pantalla. Y no parecía contento. Parecía cansado.

—Y... entramos en pausa —dijo la voz en la oscuridad—. Fuera de antena.

Las luces bajaron un poco. Andrea se levantó de inmediato para hablar con alguien de su equipo, ya con otra cara, ya pensando en el siguiente tema. Por un momento, Clara y Mateo se quedaron solos en el sofá blanco.

—No sabías lo de la demanda —dijo él. No era una pregunta.

—No.

Mateo la miró. Abrió la boca, como si fuera a decir algo. Algo importante, quizás.

Pero entonces miró hacia las cámaras, hacia la gente del plató, hacia todo lo que los rodeaba. Y, al final, no lo dijo.

—Lo siento —dijo solamente.

Y se levantó y se fue.

Clara se quedó sola en el sofá blanco, bajo las luces. Tenía una demanda y a medio país mirándola. Y, sin embargo, lo único que no se le iba de la cabeza era la frase que él había abierto la boca para decir, y no había dicho.

Vocabulario

ESPAÑOL	FRANÇAIS
<i>hacerse famoso/a</i>	devenir célèbre
<i>el vídeo</i>	la vidéo (orthographe d’Espagne, avec accent)

ESPAÑOL	FRANÇAIS
<i>las visitas</i>	les vues (en ligne)
<i>cient veces seguidas</i>	cent fois de suite
<i>el móvil</i>	le portable (terme d'Espagne ; pas <i>celular</i>)
<i>una trampa</i>	un piège
<i>quedar como (la loca)</i>	passer pour / avoir l'air de (la folle)
<i>me preocupa</i>	ça m'inquiète
<i>en directo</i>	en direct (à l'antenne) (terme d'Espagne ; au Mexique souvent <i>en vivo</i>)
<i>la presentadora</i>	la présentatrice (TV)
<i>el corazón acelerado</i>	le cœur qui s'emballe
<i>apretar (las manos)</i>	serrer / crispier (les mains)
<i>el sitio vacío</i>	la place vide
<i>recuperarse</i>	se remettre (d'une blessure)
<i>la pantalla</i>	l'écran
<i>el collarín</i>	la minerve (collier cervical)
<i>cruzar (la cara)</i>	traverser / passer sur (un visage)
<i>la agresión</i>	l'agression
<i>añadir</i>	ajouter
<i>la provocación</i>	la provocation
<i>una grieta</i>	une fissure, une faille

ESPAÑOL	FRANÇAIS
<i>molestar</i>	agacer / déranger
<i>enfadado/a</i>	en colère, fâché(e) (terme d'Espagne ; au Mexique souvent <i>enojado</i>)
<i>afilado/a</i>	acéré(e), tranchant(e)
<i>el plató</i>	le plateau (de télévision)
<i>demandar (a alguien)</i>	poursuivre (qqn) en justice
<i>los daños</i>	les dommages, le préjudice
<i>entrar en pausa / fuera de antena</i>	aller à la pub (page de publicité) / hors antenne
<i>rodear</i>	entourer

¹ **Point clé** — *demandar* ≠ « demander ». Attention, ce mot piège les francophones. En français, *demandar* veut dire solliciter, réclamer quelque chose. En espagnol, **demandar** signifie presque toujours **poursuivre en justice** (traîner quelqu'un devant les tribunaux) — « *Víctor piensa demandarte* » = « *Víctor compte te poursuivre en justice.* » Pour rendre le sens français de « demander » (réclamer), l'espagnol utilise **exigir**. Donc : *exigir* = exiger/réclamer ; *demandar* = poursuivre en justice. (Et *la demanda* = le procès, la plainte.)

Note de grammaire — *vosotros* encore (les terminaisons du présent). Voici à nouveau le *vosotros* du chapitre 1 : quand Andrea ouvre l'émission, elle dit « *un tema que ya **habéis** visto todos* » — ce **habéis** est sa façon de s'adresser de manière familière à tout le public (en Amérique latine on dirait *ustedes han visto*). Petit rappel utile pour le francophone : le français n'a pas d'équivalent exact, car *vous* sert à la fois au vouvoiement singulier et au pluriel ; l'espagnol d'Espagne, lui, garde une forme à part pour le « vous » pluriel et familier. Ce qu'il faut retenir ici, c'est la **terminaison du présent** : **-áis / -éis / -ís** (*habláis, tenéis, vivís*), ainsi que le pronom complément **os** (*os digo* = « je vous dis, à vous tous »). Le même « vous » familier propre à l'Espagne que tu as rencontré au chapitre précédent ; maintenant tu sais le repérer aussi au présent.

Résumé : La vidéo de Clara devient virale et elle accepte une invitation à une émission de télé en direct pour affronter Víctor à Madrid — mais « l'autre camp » se révèle être Mateo, le caméraman aux yeux verts, présenté cette fois

comme le producteur de Víctor. Víctor a séché l'émission en invoquant une blessure au cou (une photo de minerve absurde dont Clara sait qu'elle est bidon, et elle surprend Mateo qui le sait en silence lui aussi). Mateo refuse de se battre et donne des réponses étrangement honnêtes, laissant Clara passer pour la seule personne en colère sur le plateau. Puis la présentatrice, Andrea, lâche la nouvelle : Víctor la poursuit en justice. Hors antenne, Mateo est sur le point de lui dire quelque chose, puis se contente d'un « je suis désolé » et s'en va — laissant Clara avec un procès et un problème qu'elle déteste : elle n'arrive pas à cesser de penser à lui.

Capítulo 3 — El hombre detrás de la cámara

Mateo Cruz tenía un buen sueldo, una buena cámara y un jefe que le daba ganas de tirarse por la ventana.

Esa mañana, en el sofá blanco del estudio, había estado a punto¹ de decirle la verdad a la activista. La verdad sobre el collarín. La verdad sobre todo. Pero entonces había mirado las cámaras, había pensado en su sueldo, en Rafa, en todo lo que podía perder. Y al final solo había dicho dos palabras: “Lo siento.”

Llevaba tres días pensando en esa mujer. Desde la avenida.

No por la rodilla, aunque la rodilla había sido... impresionante. Pensaba en cómo lo había mirado en la televisión, cuando apareció la foto del collarín. Como si pudiera ver dentro

de él. Como si supiera, solo con mirarlo, que él pensaba exactamente lo mismo que ella: que todo aquello era una mentira.

Nadie lo miraba así nunca. En su trabajo, nadie miraba de verdad.

La oficina de Víctor Salas no parecía la oficina de un hombre que hablaba de “valores tradicionales” y “hombres fuertes” todo el día. Parecía el cuarto de un adolescente con demasiado dinero: luces de colores, cámaras carísimas, premios de internet en las paredes.

Víctor estaba sin collarín, por supuesto. De pie, perfectamente sano, paseando por la oficina mientras hablaba por teléfono con su abogado.

—...claro que me duele —decía Víctor—. Me duele muchísimo. Todo el día. Para la demanda, me duele incluso cuando duermo. ¿Entiendes?

Colgó y miró a Mateo con una enorme sonrisa.

—¿Has visto los números? El vídeo del programa ya tiene dos millones de visitas. Esa loca nos está haciendo ricos.

—Te dio una patada porque le pusiste un móvil en la cara mientras estaba pegada al suelo — dijo Mateo.

—Y va a pagar por ello. Mi abogado dice que, con el vídeo correcto, le sacamos mucho dinero. —Víctor se acercó—. Hablando de eso. El material de la avenida. El de tu cámara buena. Lo quiero todo. Hoy.

Mateo sintió algo frío en el estómago.

El material. Las imágenes que él mismo había grabado aquel día. No la patada que ya estaba en todas partes, sino lo de antes: los segundos anteriores, cuando Víctor, emocionado con su propio show, se acercó demasiado a Clara, le tapó la luz, y le puso una mano encima para moverla hacia la cámara, como si fuera un mueble. Ella, con las dos manos pegadas al asfalto, sin poder quitárselo de encima.

Cualquiera que viera esos segundos entendía la patada en un instante: no fue un ataque. Fue la única salida que le quedaba.

Si esas imágenes salían a la luz, no había demanda. Clara quedaba libre.

—Todavía no lo he editado —mintió Mateo.

—Pues editalo. Quita todo lo que no me sirva y deja solo lo que me hace quedar bien a mí. — Víctor ya estaba mirando otra vez su móvil—. Ya sabes cómo va esto.

Sí. Mateo sabía exactamente cómo iba esto.

En ese momento entró Lucía, la becaria. Tenía diecinueve años y la cara de alguien que llevaba semanas sin dormir bien.

—Las fotos para el nuevo vídeo, señor Salas — dijo, dejando unos papeles sobre la mesa—. Y... usted me pidió que me pusiera esto para grabar hoy.

Sacó de una bolsa un biquini pequeñísimo y lo sostuvo en el aire, sin mirarlo, con la cara roja.

Víctor ni siquiera levantó la vista del móvil.

—Ah, sí. Póntelo. Es para el contenido. A la gente le gusta.

Lucía se quedó quieta, con el biquini en la mano, sin saber qué hacer.

—Lucía —dijo Mateo, tranquilo—. Las fotos están perfectas, gracias. Deja eso aquí; Víctor mismo puede decidir si quiere ponérselo para el vídeo.

Lucía lo miró, sorprendida. Después, casi sonriendo por primera vez en todo el día, dejó el biquini justo delante de Víctor y salió rápido de la oficina.

Víctor por fin levantó la vista del móvil.

—¿Cuál es tu problema últimamente, Cruz?

—Ninguno —dijo Mateo—. Pero tiene diecinueve años. Búscate a otra persona para tus bromas.

Víctor lo miró un segundo largo. Después se rió, como si todo fuera un juego, como siempre.

—Estás muy raro. —Víctor se volvió hacia la puerta, hacia el resto del equipo, y levantó la voz—: ¡Subidlo todo a la nube esta noche! Y no me dejéis fuera ningún archivo, que luego pasa lo que pasa.

Después miró otra vez a Mateo.

—Tú. Edita el vídeo.

Mateo salió de la oficina y, por fin, respiró.

En el coche, sacó su móvil y miró otra vez el material de la avenida. MoviÓ la barra hacia atrás, a los segundos que Víctor quería borrar. Ahí estaba toda la prueba: Víctor echándose encima de ella, poniéndole las manos encima para colocarla frente a la cámara, y Clara atrapada en el suelo, sin poder apartarlo. Y entonces, la rodilla. Cualquiera lo entendía: no fue un ataque, fue defensa.

Dejó correr el vídeo un poco más, sin querer. Y ahí seguía ella. Clara. Sentada en el suelo, con las dos manos pegadas al asfalto, gritándole a Víctor sin un gramo de miedo.

Mateo recordó aquel día completo.

Recordó que, después de la rodilla, mientras se llevaba a Víctor lejos, se había detenido un segundo junto al líder de la manifestación. Tres segundos, nada más. La mano en el hombro, la boca cerca del oído, porque la gente gritaba y no se oía nada.

Después se había ido sin volver la vista atrás.

No quiso acordarse de la cara de Diego. Apartó los ojos de la pantalla y miró la calle.

Porque lo otro sí lo tenía claro: conocía a Víctor. Conocía esa sonrisa que le había salido después de la patada, debajo del dolor, la sonrisa del hombre que acababa de encontrar su próximo gran tema. Y Mateo había visto, en tres segundos, todo lo que venía: la demanda,

el collarín falso, los abogados, los meses de miedo para una mujer que solo había levantado la rodilla porque no le quedaba otra salida.

Y él iba a ayudar a que pasara. Esa noche. Con ese archivo.

Mateo guardó el móvil y miró por la ventana del coche un buen rato. En la pantalla apagada seguía, sin abrir, el vídeo que tenía que editar.

Arrancó el motor. Pero no se movió de allí.

Vocabulario

ESPAÑOL	FRANÇAIS
<i>el sueldo</i>	le salaire / la paie
<i>dar ganas de (+ infinitivo)</i>	donner envie de (faire quelque chose)
<i>tirarse por la ventana</i>	se jeter par la fenêtre
<i>estar a punto de (+ inf.)</i>	être sur le point de (faire quelque chose)
<i>la mentira</i>	le mensonge
<i>los valores</i>	les valeurs
<i>el cuarto</i>	la chambre / la pièce
<i>el premio</i>	le prix / la récompense
<i>sano/a</i>	en bonne santé

ESPAÑOL	FRANÇAIS
<i>colgar</i>	raccrocher (le téléphone)
<i>la demanda</i>	la plainte / le procès
<i>el/la abogado/a</i>	l'avocat / l'avocate
<i>el móvil</i>	le portable / le téléphone
<i>el vídeo</i>	la vidéo
<i>el coche</i>	la voiture
<i>sacarle dinero a alguien</i>	soutirer de l'argent à quelqu'un
<i>el material (de vídeo)</i>	les images / les rushes
<i>salir a la luz</i>	être révélé / éclater au grand jour
<i>mentir</i>	mentir
<i>servir</i>	servir / être utile
<i>la becaria / el becario</i>	la stagiaire / le stagiaire
<i>la bolsa</i>	le sac
<i>la broma</i>	la blague / la farce
<i>sin un gramo de miedo</i>	sans une once de peur
<i>echarse encima (de alguien)</i>	se jeter sur / dominer de tout son corps / coller quelqu'un
<i>demandar</i>	poursuivre en justice / porter plainte contre
<i>montar un circo</i>	faire tout un cirque / un grand spectacle
<i>subidlo (vosotros: subir)</i>	montez-le — impératif <i>vosotros</i>

ESPAÑOL	FRANÇAIS
<i>una tontería</i>	une bêtise / une brouille

¹ **Note de grammaire — *estar a punto de* + infinitif** = « être sur le point de ». Une structure très utile et très fréquente, qui se calque parfaitement sur le français « être sur le point de ». « *Estaba a punto de decirle la verdad* » = « Il était sur le point de lui dire la vérité. » Le schéma : **estar** (à n'importe quel temps) + **a punto de** + le verbe à l'infinitif. *Estoy a punto de salir* = je suis sur le point de partir. *Estábamos a punto de comer* = nous étions sur le point de manger. Chaque fois que tu dirais « être sur le point de » en français, voilà comment on le dit en espagnol.

Note de grammaire — l'impératif *vosotros*. Quand Víctor crie après son *équipe*, il emploie **vosotros**, le « vous » familier pluriel propre à l'Espagne, là où l'espagnol d'Amérique latine dirait *ustedes*. Ici le français aide moins qu'ailleurs : le français « vous » sert à la fois de vouvoiement singulier et de pluriel, donc il n'existe pas d'équivalent exact de *vosotros* — vois-le comme le « vous » que tu emploies en

parlant à un groupe de copains. Repère ses deux ordres : « *¡Subidlo todo a la nube!* » (montez tout sur le cloud) et « *No me dejéis fuera ningún archivo* » (ne me laissez aucun fichier de côté). L'impératif affirmatif *vosotros* se forme en remplaçant le -r final de l'infinitif par -d : *subir* → *subid*, *dejar* → *dejad* ; avec un pronom accroché, cela donne *subidlo*. L'ordre négatif emploie le subjonctif présent *vosotros* : *no dejéis*. (L'Amérique latine dirait *súbanlo* / *no me dejen*.)

Note de grammaire — le plus-que-parfait (*había* + participe = « avait fait »). Ce chapitre se déroule dans la mémoire de Mateo : tu vas donc croiser encore et encore ce passé-du-passé — *había dicho* (il avait dit), *había visto* (il avait vu), *se había detenido* (il s'était approché). C'est exactement la même idée que le **plus-que-parfait** français (« avait + participe ») : une action survenue *avant* un autre moment du passé. Tu le maîtrises déjà — « *cuando llegó, ella ya se había ido* » = « quand il est arrivé, elle était déjà **partie** ». On le construit avec **haber** à l'imparfait (*había, habías, había, habíamos, habíais, habían*) + le participe (-ado / -ido). C'est le

temps de prédilection de chaque retour en arrière dans ce livre ; maintenant que tu le connais, on ne le signalera plus.

Résumé : On entre pour la première fois dans la tête de Mateo. Il déteste son travail et ne respecte pas son patron, et il porte un lourd secret : sa caméra a capté les secondes qui ont précédé le coup de genou — Víctor portant les mains sur Clara, collée à la chaussée, et la poussant vers l'objectif — ce qui prouve que son genou était de la légitime défense, pas une agression. Víctor lui ordonne de remettre ces images et de les enterrer pour que tout le monde ne voie que le coup de genou, et Mateo ment en disant qu'elles ne sont pas encore prêtes. Il protège aussi discrètement Lucía, la stagiaire de dix-neuf ans, du harcèlement de Víctor. En rentrant chez lui à travers Madrid, il se souvient de ce qu'il a vraiment dit au leader de la manifestation sur l'avenue — non pas une menace, comme tout le monde l'a cru, mais un avertissement : procurez un avocat à Clara, car Víctor va la poursuivre en justice. Il essayait de l'aider, depuis le seul endroit où il le pouvait,

et elle ne le saura jamais. Ce qui le tourmente, c'est qu'il doit maintenant monter la vidéo même qui détruira la femme qu'il a tenté de protéger.

Capítulo 4 — La sala de juntas

El despacho del abogado de Víctor estaba en la planta veinte de un edificio de cristal, con vistas a todo Madrid. Todo era blanco, caro y frío. Clara, con sus zapatillas viejas y su única chaqueta más o menos formal, se sintió muy pequeña en cuanto¹ entró.

—Tranquila —le dijo Sofía en voz baja.

Sofía era abogada, joven, y ayudaba gratis a activistas como Clara.

—Es solo una reunión —continuó—. Ellos hablan, piden mucho dinero, nosotras decimos que no, y nos vamos. No firmes nada.

—¿Y si pido hablar con Víctor directamente?

—dijo Clara—. Cara a cara.

—Por favor, no hagas eso.

Entraron en una sala enorme, con una mesa larguísima de madera oscura. Y Clara, una vez más, se preparó para ver la cara de Víctor Salas.

Una vez más, Víctor no estaba.

En su lugar había dos personas. Un señor mayor, de traje carísimo —el abogado, el letrado Fuentes—. Y, a su lado, con una camisa gris y esos ojos verdes que Clara empezaba a conocer demasiado bien, Mateo Cruz.

—El señor Salas no pudo venir —dijo el abogado Fuentes—. Sigue delicado de salud. El señor Cruz viene en su representación.

—Claro —dijo Clara—. Pobre. Debe de ser muy difícil demandar a alguien con tanto dolor de cuello.

Mateo bajó la mirada. Y Clara creyó ver, otra vez, esa pequeña sonrisa que él intentaba esconder.

El abogado Fuentes empezó a hablar. Y a hablar. Usaba palabras largas, números enormes, frases que Clara casi no entendía.

Daños a la imagen pública. Compensación. Una cantidad de dinero tan alta que Clara sintió que le faltaba el aire. Era más dinero del que ella podía ganar en diez años.

Sofía respondía con calma, pero Clara ya casi no escuchaba. Miraba la mesa, sus propias manos, la ciudad enorme al otro lado de la ventana. Y pensaba: *me lo van a quitar todo. Por defender algo en lo que creo.*

—Necesito una copia del documento original —dijo Sofía de repente—. ¿Tienen la versión firmada?

—En mi despacho —dijo Fuentes—. Acompáñeme, por favor. Es solo un momento.

Los dos abogados se levantaron y salieron de la sala, hablando ya entre ellos como viejos amigos.

Y, de repente, Clara se quedó sola en aquella sala enorme y fría.

Sola con Mateo Cruz.

Durante un rato largo, ninguno de los dos dijo nada. Clara cruzó los brazos.

—Puedes ir a buscar tu cámara, si quieres —dijo—. Aquí no hay nada que grabar.

—Hoy no la he traído —dijo Mateo.

—Qué raro. Pensé que era parte de tu cuerpo.

Él casi se ríe. Casi.

—¿Por qué siempre te manda a ti? —preguntó Clara—. Víctor. ¿Por qué nunca viene él?

Mateo lo pensó un momento, como si la pregunta fuera más difícil de lo que parecía.

—Porque a Víctor no le gusta estar en habitaciones donde no hay cámaras —dijo por fin—. Y porque... alguien tenía que venir. Y dije que venía yo.

No era exactamente una respuesta. Pero, por alguna razón, Clara sintió que era verdad.

—Sabes que es mentira —dijo ella entonces, en voz baja—. Lo del cuello. Lo de la “agresión”. Tú estabas ahí. Lo viste todo. Lo grabaste todo. Sabes que él me provocó, que yo ni siquiera me podía mover. Sabes que está mintiendo.

Mateo no dijo nada.

Y ahí estaba otra vez: esa cosa en su cara. Como si quisiera decir algo y no pudiera.

—Si hay algo que quieras decir —continuó Clara—, este es el momento. Estamos solos. Sin cámaras. Sin Víctor.

Por un segundo —solo un segundo— Clara pensó que iba a hablar. Abrió la boca. La miró directamente a los ojos.

Entonces la puerta se abrió y los dos abogados entraron de nuevo, riéndose de algo.

El momento se rompió. Mateo cerró la boca y volvió a mirar la mesa.

La reunión terminó veinte minutos después, sin ningún acuerdo. “Lo vamos a pensar”, dijo Sofía.

En el pasillo, junto al ascensor, Clara se encontró otra vez con Mateo, que esperaba solo.

—Tu organización —dijo él, mirando las puertas del ascensor, no a ella—. La de los activistas. Hacen un trabajo importante. Aunque desde fuera no lo parezca.

Clara lo miró, sorprendida. No supo qué contestar.

—¿Eso también lo vas a editar para que parezca lo contrario? —preguntó, pero ya sin la dureza de antes.

El ascensor se abrió. Mateo entró y se giró hacia ella.

—No todo lo que grabo termina donde Víctor quiere —dijo.

Y las puertas se cerraron entre los dos, dejando a Clara sola en el pasillo, con el corazón haciendo algo extraño. Algo que no le gustaba nada.

Vocabulario

ESPAÑOL	FRANÇAIS
<i>la sala de juntas</i>	la salle de réunion / la salle du conseil
<i>el despacho</i>	le cabinet (d'un avocat / d'un professionnel)
<i>la planta veinte</i>	le vingtième étage
<i>el edificio de cristal</i>	l'immeuble de verre
<i>con vistas a</i>	avec vue sur
<i>las zapatillas</i>	les baskets (esp.)
<i>la chaqueta</i>	la veste
<i>en cuanto (+ verbo)</i>	dès que
<i>gratis</i>	gratuit(ement)
<i>firmar</i>	signer
<i>cara a cara</i>	face à face
<i>la madera</i>	le bois
<i>el letrado / el abogado</i>	l'avocat / le conseil (juridique)
<i>delicado/a de salud</i>	de santé fragile

ESPAÑOL	FRANÇAIS
<i>en su representación</i>	en son nom / pour le représenter
<i>demandar</i>	poursuivre en justice
<i>la cantidad</i>	la somme / la quantité
<i>faltarle el aire (a alguien)</i>	manquer d'air / avoir le souffle coupé
<i>firmado/a</i>	signé(e)
<i>acompañar</i>	accompagner
<i>cruzar los brazos</i>	croiser les bras
<i>el acuerdo</i>	l'accord
<i>el pasillo</i>	le couloir
<i>el ascensor</i>	l'ascenseur (esp.)
<i>la dureza</i>	la dureté / la sécheresse (de ton)

¹ **Point clé** — *en cuanto* = « dès que ». *En cuanto* relie deux actions où la seconde suit immédiatement la première — exactement comme le français « dès que ». « *Se sintió pequeña en cuanto entró* » = « Elle s'est sentie toute petite dès qu'elle est entrée. » Attention à une petite différence avec le français : quand *en cuanto* renvoie au **futur**, l'espagnol met le verbe au **subjonctif** — *en cuanto llegue, te llamo* (« dès que j'arrive, je t'appelle »), et non *en cuanto llego*. Là

où tu dirais en français un futur ou un présent après « dès que », l'espagnol exige le subjonctif. Pour l'instant, contente-toi de le reconnaître comme « dès que ».

Point clé — mots d'Espagne à repérer ici : en Espagne, un *ascenseur* se dit **ascensor**, des baskets sont des **zapatillas**, et le *bureau / cabinet* d'un professionnel est un **despacho** (le terme vaut aussi pour le cabinet d'un avocat, d'un *letrado*). Un *étage* d'immeuble se dit **la planta** (la planta veinte = le vingtième étage). Et l'appellation latino-américaine *Lic./licenciado* pour un avocat ne s'emploie pas ici : en Espagne, on dit simplement **el abogado** ou **el letrado** Fuentes.

Résumé : Le procès oblige Clara à se rendre à une réunion de règlement, dans la tour de verre de l'avocat de Víctor à Madrid, qui annonce une somme effrayante en dommages et intérêts. Elle se prépare à affronter Víctor et, une fois de plus, c'est Mateo qui se présente, envoyé « en son nom ». Quand les avocats sortent, elle se retrouve seule avec lui pour la première fois sans caméras — et l'armure

tombe : il refuse de la combattre et répond honnêtement. Lorsqu'elle insiste (*tu as tout filmé, tu sais qu'il ment*), il se tait, retenant visiblement quelque chose — le lecteur comprend que ce sont les images qui mettraient fin au procès. Devant l'ascenseur, il ajoute une phrase énigmatique — *tout ce que je filme ne finit pas là où Víctor le voudrait* — laissant Clara troublée par un sentiment qui ne lui plaît pas du tout.

Capítulo 5 — Pinchos a medianoche

A las once de la noche, Mateo todavía no había editado el vídeo.

Llevaba tres horas delante del ordenador, con el material de la avenida abierto en la pantalla. Tres horas mirando los mismos diez segundos: Víctor echándose encima de Clara, poniéndole las manos encima mientras ella tenía las dos manos pegadas al suelo. La prueba de que la patada había sido defensa. Tres horas sin borrar ni un segundo.

Al final cerró el ordenador, salió de su piso y caminó hasta el bar de la esquina. Cuando no sabía qué hacer con su vida, comía. Era un sistema sencillo y siempre funcionaba.

—Cuatro pinchos de tortilla, jefe —le dijo al camarero—. Con todo.

Se sentó en una mesa, bajo una luz amarilla, y esperó. La calle estaba tranquila. Por primera vez en todo el día, nadie lo miraba, nadie le pedía nada, no había ninguna cámara cerca.

Y entonces la puerta se abrió, y entró ella.

Clara Reyes. Sin maquillaje, con una sudadera vieja, el pelo recogido y la cara de alguien que ha tenido un día muy largo. Lo vio de inmediato. Se quedó parada en la puerta, y por un momento Mateo pensó que iba a dar media vuelta y salir corriendo.

—Tienes que estar de broma —dijo ella.

—Yo llegué primero —dijo Mateo.

—De toda la ciudad. De todos los bares de todo Madrid.

—Es el mejor —dijo él, totalmente sincero—. Por eso estoy aquí.

Clara miró al camarero. Miró la puerta. Y entonces su estómago, traidor, hizo un ruido de hambre bastante alto.

Mateo intentó no sonreír. No lo consiguió.

—Siéntate —dijo, señalando la silla de enfrente—
—. No voy a grabarte. No traje la cámara, ¿te acuerdas?

Clara se sentó, lo más lejos que pudo en una mesa tan pequeña. Pidió lo suyo. Comieron en silencio un rato.

Era, pensó Mateo, la situación más rara de toda su vida: cenando pinchos a medianoche con la mujer a la que su jefe quería destruir. La mujer cuyo problema él podía resolver en cinco minutos, con un solo archivo de vídeo.

No dijo nada de eso.

—¿Cómo terminaste trabajando para él? —preguntó Clara de repente—. En serio. No te pareces... —buscó la palabra— no te pareces a ellos.

—Gracias. Creo.

—No era un cumplido. Sigues trabajando para él.

Mateo se quedó callado un momento. Normalmente no hablaba de esto con nadie. Pero eran las doce de la noche, había pinchos, y ella lo miraba de verdad, como aquel día en la televisión.

—Lo que de verdad quería —dijo por fin— era abrir un local. Un sitio grande, con muros para escalar, camas elásticas, esas cosas. Un lugar donde la gente iba a moverse, a reírse, a sentirse niño otra vez. En lugar de pasar todo el día mirando una pantalla. —Se rió un poco de sí mismo—. Suena tonto.

—No suena tonto.

—El mundo es caro. Mi amigo Rafa curraba con Víctor y me consiguió un trabajo “temporal” grabando vídeos. Buen sueldo. “Solo unos meses”, dije. Eso fue hace tres años. —Movié la cabeza despacio—. Ahora me paso la vida detrás de una cámara, grabando a un hombre que le grita a la gente por internet. Justo lo contrario de lo que quería.

Lo dijo como si fuera una broma. Pero no se rió, y ella tampoco.

Clara dejó de comer. Lo miró de otra forma.

—Todavía podrías hacerlo —dijo—. Ese local. No es demasiado tarde.

—¿Tú crees?

—No sé. —Se encogió de hombros—. Yo creo que la gente puede cambiar. Si no, no haría lo que hago.

Hubo un silencio. Pero esta vez no era un silencio incómodo. Era otra cosa.

Mateo la miró: el pelo cansado, la sudadera vieja, los ojos que no le tenían miedo a nada ni a nadie. Y pensó, con una claridad que casi le dio miedo, que podría quedarse mirándola mucho tiempo.

—Clara —dijo, en voz baja.

—¿Qué?

Y, por un segundo, Mateo estuvo a punto de decírselo todo. Las palabras estaban ahí, en su boca.

Pero ¿y después? Perdía el trabajo. Traicionaba a Rafa. Y, peor que todo eso: ella sabría que él había guardado el vídeo todo este tiempo, conociendo la verdad, sin hacer nada. Lo iba a odiar.

Así que no dijo nada de eso.

—Nada —dijo—. Que... de verdad son los mejores pinchos de Madrid.

Clara lo miró un segundo más. Algo en su cara cambió, como si por un momento hubiera esperado otra cosa.

—Sí —dijo ella al fin, levantándose—. No están mal.

Dejó unas monedas en la mesa y caminó hacia la puerta. Pero antes de salir, se detuvo y se giró.

—Oye. Ese hombre que querías ser, el de los muros para escalar... —una pequeña sonrisa apareció en su cara— ese me cae mejor¹ que el de la cámara de Víctor. Deberías dejarlo salir más a menudo.

Y se fue.

Mateo se quedó solo, bajo la luz amarilla, con dos pinchos fríos y el vídeo que podía salvarla todavía sin tocar en su ordenador.

Vocabulario

ESPAÑOL	FRANÇAIS
<i>el piso</i>	appartement (esp. d’Espagne)
<i>el ordenador</i>	ordinateur (esp. d’Espagne)
<i>el vídeo</i>	vidéo
<i>el pincho</i>	tapa servie sur du pain, petite bouchée (esp. d’Espagne)
<i>el camarero</i>	serveur / barman
<i>con todo</i>	avec tout (toutes les garnitures)

ESPAÑOL	FRANÇAIS
<i>jefe (al dirigirse a alguien)</i>	« chef » / « patron » (façon familière et amicale de s'adresser à quelqu'un)
<i>sencillo/a</i>	simple
<i>el maquillaje</i>	maquillage
<i>la sudadera</i>	sweat-shirt / sweat à capuche
<i>el pelo recogido</i>	cheveux attachés
<i>estar de broma</i>	plaisanter, blaguer
<i>dar media vuelta</i>	faire demi-tour (et partir)
<i>traidor/a</i>	traître / traîtresse
<i>el cumplido</i>	compliment
<i>callado/a</i>	silencieux / qui se tait
<i>el muro</i>	mur
<i>escalar</i>	grimper, escalader
<i>la cama elástica</i>	trampoline
<i>sentirse niño/a</i>	se sentir redevenir enfant
<i>currar</i>	bosser (familier, esp. d'Espagne)
<i>encogerse de hombros</i>	hausser les épaules
<i>a punto de (+ inf.)</i>	sur le point de
<i>traicionar</i>	trahir
<i>dejar unas monedas</i>	laisser quelques pièces / de la monnaie

ESPAÑOL	FRANÇAIS
<i>caer bien / mejor (a alguien)</i>	bien aimer quelqu'un / mieux aimer (le trouver sympathique)
<i>más a menudo</i>	plus souvent

¹ **Point clé** — *caer bien* (comment dire « **apprécier** » une *personne*). Pour dire qu'on aime *une chose*, l'espagnol utilise *gustar*. Mais pour dire qu'on apprécie *une personne* (qu'on la trouve sympathique, qu'on s'entend bien avec elle), l'espagnol préfère d'habitude **caer bien** — et ça marche à l'envers, comme *gustar* : la personne que tu apprécies est le sujet du verbe. « *Ese me cae mejor* », mot à mot « celui-là me tombe mieux » → « **je préfère celui-là, je le trouve plus sympa.** » *Me caes bien* = je te trouve sympa. *Mi jefe me cae mal* = je n'aime pas mon patron, il ne me revient pas. Attention : *me gustas* a une nuance romantique (« tu me plais »), donc pour l'amitié ou une sympathie générale, **caer bien** est le choix sûr et naturel. (Note ibérique : en Espagne tu entendras aussi les versions plus chaleureuses *me cae genial* / *me cae fatal* — même structure, en plus expressif.)

Résumé : Tard dans la nuit, incapable de monter les images compromettantes, Mateo sort manger un morceau — et Clara entre dans le même bar de quartier, à Madrid. En terrain neutre, sans caméra ni avocat, ils se parlent pour la première fois comme deux personnes ordinaires, et il avoue la vérité sur lui-même : il n’a jamais voulu ce travail. Il rêvait d’ouvrir un endroit rempli de murs d’escalade et de trampolines, un lieu où les gens pourraient bouger et se sentir redevenir enfants, avant qu’un emploi « temporaire » à filmer Víctor ne le piège il y a trois ans. Clara s’adoucit et lui dit qu’il n’est pas trop tard. Il manque tout lui avouer à propos de la vidéo qui pourrait la disculper, mais il comprend qu’admettre l’avoir gardée tout ce temps la ferait le détester — la seule chose qu’il ne pourrait pas supporter — alors il ne dit rien. En partant, elle lui dit que l’homme qui voulait construire cette aire de jeux est bien plus sympathique que le caméraman de Víctor, laissant Mateo certain d’être dans de bien plus gros ennuis que n’importe quel procès.

Capítulo 6 — La caja

El timbre sonó a las nueve de la mañana, justo cuando Clara salía corriendo por la puerta.

Era una repartidora¹, con una gorra y una caja pequeña en las manos. Una caja sin nombre, sin marca, solo marrón y anónima.

—¿Clara Reyes? —preguntó.

—Soy yo.

La repartidora le dio la caja. Pero antes de soltarla, hizo algo raro: la movió un poco, de lado a lado, despacio. Algo sonó dentro. Un sonido suave, como de plástico.

Y entonces la repartidora la miró a los ojos y le guiñó un ojo.

—Que tengas buen día —dijo, con una sonrisa.

Y se fue.

Clara se quedó en la puerta, confundida. No esperaba ningún paquete. Llegaba tarde a la reunión, pero la curiosidad fue más fuerte, así que abrió la caja ahí mismo, de pie en la entrada.

Miró dentro.

Cerró la caja de golpe.

—No —dijo en voz alta, a nadie—. No, no, no.

Volvió a abrirla, solo para confirmar. Sí. Seguían ahí. Tres juguetes sexuales², de tres colores distintos, cada uno en su bolsa de plástico.

Y, de repente, lo recordó todo. El viernes. El vino. Bea, muerta de risa, con el móvil en la mano. *“Hazlo, Clara. Compra los tres. Es preciosísimo.”* Las dos riéndose como tontas a la una de la mañana, seguras de que era la mejor idea del mundo.

—Te voy a matar, Bea —dijo, con la cara roja, aunque estaba completamente sola.

No tenía tiempo para esto. Empujó la caja sobre la mesa del salón, abierta, con los tres juguetes dentro —ya la guardaría después—, agarró su mochila y salió corriendo.

Las oficinas de Rebelión Verde no eran oficinas de verdad. Eran un local viejo prestado, con sillas de plástico, mesas llenas de pancartas a medio pintar y un solo baño que casi nunca funcionaba.

Clara llegó sin aire, diez minutos tarde. La reunión ya había empezado. Diego, el líder, hablaba de la próxima acción. Clara se sentó al fondo, todavía pensando en Bea, en el vino, en la caja sobre su mesa.

Y entonces lo vio.

De pie junto a la puerta, fuera del grupo, con una carpeta³ en la mano y esos ojos verdes mirando todo con calma, estaba Mateo Cruz.

En la oficina de Rebelión Verde. Entre sus pancartas y sus sillas de plástico.

Clara cruzó la sala hacia él, rápida.

—¿Qué haces aquí? —dijo en voz baja, furiosa—. Este es nuestro espacio. No puedes traer la cámara de Víctor a...

—No traje ninguna cámara —dijo Mateo. Levantó la carpeta—. Traje esto. Documentos para tu abogada, del despacho del abogado Fuentes. Sofía dijo que los necesitaba hoy, antes de las doce.

—Mandan documentos por mensajero —dijo Clara—. No vienen ellos mismos.

—Ya —dijo Mateo—. Bueno. Yo pasaba cerca.

No pasaba cerca. Los dos lo sabían. Su despacho estaba al otro lado de la ciudad. Nada de lo que tenía que ver con Mateo quedaba “cerca”.

Pero Clara no dijo eso. No sabía por qué no lo dijo.

—Dámelos —dijo, y agarró la carpeta—. Y vete, antes de que alguien te reconozca y piense que estamos trabajando con el enemigo.

No se fue.

La esperó fuera, en la acera⁴, apoyado en la pared, mientras ella terminaba con Diego y los demás. Cuando Clara salió, media hora después, ahí seguía. Con las manos en los bolsillos.

—¿Todavía aquí? —dijo ella.

—Quería asegurarme de que los documentos llegaran bien.

—Ya llegaron. Misión cumplida. Puedes irte a casa con tu jefe.

Pero echó a caminar, y él caminó a su lado, y ninguno de los dos dijo nada de eso.

Llegaron a un parque pequeño y, sin decidirlo, se sentaron los dos en un banco⁵. Era, pensó Clara, la situación más rara del mundo: ella y el hombre de la cámara de Víctor, sentados como dos personas normales.

—No entiendo cómo lo aguantas —dijo Clara—. Todo ese rollo machista. “El Alfa.” Los hombres de verdad, las mujeres en su lugar. Lo grabas todos los días. ¿No te da vergüenza?

—Mucha —dijo Mateo, simplemente. No se defendió.

Clara venía con la respuesta lista. Se quedó sin nada contra qué dispararla.

—Pero te voy a hacer una pregunta —siguió él—. Y no es una trampa. ¿De verdad te importa el clima? ¿O te importa, sobre todo, pertenecer a algo? Tener una causa, sentirte del lado bueno.

Clara abrió la boca para contestar, rápido, como siempre.

Y, por una vez, no le salió nada. Nadie se la había hecho nunca así: sin gritar, sin cámara, solo para entender.

—Las dos cosas, supongo —dijo al fin, más despacio de lo normal—. ¿Eso está mal?

—No —dijo Mateo—. Solo quería saber si lo sabías.

Y ahí, justo cuando empezaba a pensar que tal vez se había equivocado con él, la parte segura de su cabeza, la de siempre, le recordó quién era ese hombre. *No te confíes. Trabaja para Víctor. Son todos iguales. Es encantador para conseguir algo.*

Iba a decir algo cortante, para volver a poner la pared en su lugar.

Y entonces, a unos metros, un viejecito se cayó.

Era un castañero⁶. Empujaba su carrito cuando una rueda se atascó, el carrito se volcó y el hombre cayó al suelo. Las castañas rodaron por todas partes. La gente pasaba, miraba un segundo y seguía caminando.

Clara ya se estaba levantando. Pero Mateo se levantó primero.

Llegó antes que ella, se agachó junto al viejecito y le puso una mano en el hombro.

—Tranquilo, señor. No se mueva todavía. ¿Le duele algo?

Lo dijo con una calma tan natural que el hombre se relajó de inmediato. Mateo lo ayudó a sentarse, despacio, y empezó a recoger las castañas, una por una, y a poner el carrito de pie otra vez.

Clara se agachó a ayudar. Sus manos casi se tocaron sobre una castaña caída. Ninguno de los dos lo mencionó.

—Es usted muy amable, joven —le dijo el viejecito—. Que Dios lo bendiga.

—No es nada, señor —dijo Mateo, y le devolvió el carrito ordenado, sin mirar alrededor, sin buscar a nadie que lo viera hacerlo.

Y eso fue lo que más confundió a Clara. No había cámara, ni público, ni nada que ganar. Solo un viejecito, unas castañas en el suelo, y un hombre que se había levantado primero.

No encajaba con el hombre que ella había decidido que era.

Volvieron al banco en silencio. Clara lo miró — de verdad lo miró— y, por segunda vez, su famoso juego —*léelos, descúbrellos, ponles un nombre*— no funcionó. No podía leerlo.

Y lo peor: quería saberlo.

—Tengo que irme —dijo Clara, de golpe, apartando la vista.

—Claro —dijo Mateo.

Pero ninguno de los dos se movió.

—Esos documentos —dijo ella, buscando algo, lo que fuera, que no fueran sus ojos—. ¿Tú sabes qué dicen? ¿Hay algo ahí que me pueda ayudar?

Y ahí estaba otra vez. Esa sombra en su cara. Esa cosa que él guardaba dentro y no soltaba.

—Clara —dijo, despacio—. Si yo pudiera ayudarte... —Se detuvo. Cerró los ojos un segundo—. Algunas cosas son más complicadas de lo que parecen.

—Eso no es un no.

—No —dijo él, en voz muy baja—. No es un no.

Y por un momento Clara contuvo el aire, sin saber bien por qué.

Entonces el móvil de Mateo sonó. Una palabra en la pantalla, grande: **VÍCTOR**.

Mateo lo miró. Miró a Clara. Y la sombra volvió.

—Tengo que contestar —dijo.

—Claro que sí —dijo Clara, y la dureza regresó a su voz, como una vieja amiga—. Tu jefe te llama.

Se dio la vuelta y se fue, rápido, sin mirar atrás. No iba a darle la satisfacción.

Pero caminó las primeras tres calles pensando en una sola cosa. No en Víctor, no en la demanda, no en los documentos: en que se le había olvidado, otra vez, preguntarle por qué le importaba ella.

Vocabulario

ESPAÑOL	FRANÇAIS
<i>el timbre</i>	la sonnette
<i>la repartidora / el repartidor</i>	le livreur / la livreuse
<i>la gorra</i>	la casquette
<i>la marca</i>	la marque
<i>soltar</i>	lâcher / relâcher
<i>guiñar un ojo</i>	faire un clin d'œil
<i>el paquete</i>	le colis
<i>de golpe</i>	d'un coup / soudain
<i>el juguete sexual</i>	le sex-toy (<i>el juguete</i> = le jouet)
<i>la bolsa</i>	le sac (ici : le sachet)
<i>muerto/a de risa</i>	mort(e) de rire
<i>graciosísimo/a</i>	hyper drôle / désopilant
<i>matar</i>	tuer
<i>el móvil</i>	le portable (espagnol d'Espagne ; Amér. lat. <i>el celular</i>)
<i>la mochila</i>	le sac à dos
<i>el salón</i>	le salon / le séjour (espagnol d'Espagne ; Amér. lat. <i>la sala</i>)
<i>el local</i>	le local (petit espace commercial)
<i>prestado/a</i>	prêté / emprunté

ESPAÑOL	FRANÇAIS
<i>a medio pintar</i>	à moitié peint
<i>la carpeta</i>	la chemise (à documents) / le dossier
<i>el despacho</i>	le cabinet (notamment d'avocat) / le bureau
<i>el abogado / la abogada</i>	l'avocat / l'avocate (en Espagne, sans titre honorifique)
<i>el mensajero</i>	le coursier / le messenger
<i>la acera</i>	le trottoir (espagnol d'Espagne ; Mex. <i>la banqueta</i>)
<i>apoyado/a en</i>	appuyé contre
<i>el banco</i>	le banc (ici ; aussi « banque »)
<i>el rollo machista</i>	le baratin machiste / le « truc » macho
<i>darle vergüenza (a alguien)</i>	avoir honte / être gêné
<i>la trampa</i>	le piège / le coup fourré
<i>pertenecer (a)</i>	appartenir (à)
<i>cortante</i>	cinglant / sec (d'une remarque)
<i>el viejecito</i>	le petit vieux (affectueux ; forme d'Espagne de <i>viejito</i>)
<i>el castaño</i>	le vendeur de châtaignes (un marchand ambulant de Madrid)

ESPAÑOL	FRANÇAIS
<i>la castaña</i>	la châtaigne
<i>el carrito</i>	le chariot / la charrette
<i>atascarse</i>	se coincer / se bloquer
<i>volcarse</i>	se renverser / basculer
<i>rodar</i>	rouler
<i>agacharse</i>	se baisser / s'accroupir
<i>recoger</i>	ramasser / recueillir
<i>bendecir (Dios lo bendiga)</i>	bénir (« Que Dieu vous bénisse »)
<i>encajar</i>	coller / cadrer
<i>la sombra</i>	l'ombre
<i>darle la satisfacción (a alguien)</i>	donner à quelqu'un cette satisfaction

^{1 3 4 5 6} **Note de grammaire — le genre des noms et les noms de métier.** Comme en français, les noms espagnols ont un genre, et tu peux souvent le deviner à la terminaison : la plupart des mots en **-a** sont féminins (*la caja, la gorra, la carpeta, la acera*), ceux en **-o** sont masculins (*el ojo, el banco, el carrito*). Les noms de métier changent souvent de terminaison selon la *personne*, exactement comme *le livreur / la livreuse* : un livreur c'est *el repartidor*, une

livreuse *la repartidora* ; *el mensajero* / *la mensajera* ; *el castaño* / *la castaña*. Mais attention : la terminaison n'est qu'un indice, et les genres ne se correspondent pas toujours d'une langue à l'autre. Repère les pièges de ce chapitre : **la mano** (« la main ») a l'air masculin mais est féminin (*las dos manos*) ; **el día** a l'air féminin mais est masculin (*buen día, otro día*) ; et **el móvil** (« le portable ») est masculin bien qu'il finisse en -l. Le mieux : apprends chaque nom *avec* son article (*la mano, el día, el móvil*) plutôt que de te fier à la terminaison à tous les coups.

² **Point clé** — *los juguetes sexuales*. Le terme courant en Espagne (et dans tout le monde hispanophone) pour « sex-toys ». Formé de *el juguete* (« le jouet » — tu le reconnais peut-être dans *la juguetería*, le magasin de jouets) + *sexual*. À l'oral, on raccourcit souvent en *los juguetes* une fois le contexte clair — exactement comme on dirait « les jouets » en français dans la même situation.

Résumé : Au moment où Clara part en courant pour une réunion, un coursier lui livre un colis anonyme, le secoue et lui fait un clin d'œil avant de repartir. Clara l'ouvre, horrifiée : trois sex-toys qu'elle avait commandés ivre, pour rire, avec son amie Bea. N'ayant pas le temps de s'en occuper, elle laisse le carton ouvert et file. Aux locaux de son groupe militant, à Madrid, elle est stupéfaite de trouver Mateo, venu en personne déposer des documents juridiques sous un prétexte cousu de fil blanc pour la voir. Ils finissent par marcher ensemble et s'asseoir sur un banc dans un parc, où les piques laissent place à quelque chose de plus vrai : il lui demande si elle tient vraiment au climat ou surtout à appartenir à une cause, et ça fait mouche. Juste comme elle s'adoucit, la charrette d'un vieux vendeur de châtaignes se renverse et Mateo se lève le premier, doux et sans chercher de mérite, ce qui ne colle pas avec l'homme qu'elle avait classé. Elle cherche à savoir si les documents pourraient l'aider ; il se referme (« certaines choses sont plus compliquées qu'elles n'en ont l'air »), puis

l'appel de Víctor brise l'instant et elle s'en va,
agacée d'avoir oublié, encore, de lui demander
pourquoi elle compte pour lui.

Capítulo 7 — Lo de antes

Mateo contestó el teléfono caminando, todavía con el parque a su espalda y la voz de Clara en la cabeza.

—Dime.

—¿Dónde estás? —La voz de Víctor llenó el auricular¹—. Te necesito en el estudio. Ya.

—Voy para allá.

Colgó. No miró atrás: si lo hacía, la vería alejarse, furiosa, y entonces no podría irse. Subió al coche y condujo hacia el otro lado de la ciudad, hacia el trabajo que pagaba el alquiler y le quitaba algo cada día.

Por el camino pensó en la pregunta que él mismo le había hecho. *¿De verdad te importa el clima, o te importa pertenecer a algo?* La había soltado para defenderse, para no contestar la

suya. Pero había una pregunta peor, una que no se atrevía² a decir en voz alta, ni siquiera solo en el coche:

Y a ti, Mateo, ¿qué te importa?

Porque él sí sabía la respuesta, y no le gustaba.

El estudio de Víctor no era un local prestado con sillas de plástico. Era grande, con luces caras, paredes negras y un letrero rojo enorme: **EL ALFA**. Todo brillaba, todo pensado para la cámara.

Cuando Mateo entró, Víctor estaba en el centro, con el móvil en la mano, grabándose como siempre, hablándoles a sus seguidores³ del otro lado de la pantalla.

—...y por eso, señores, no os dejéis. El mundo quiere hombres débiles. Nosotros decimos que no.

Apagó el móvil. La sonrisa se le borró de la cara al instante, como una luz que alguien apaga.

—Has tardado —le dijo a Mateo.

—Estaba lejos.

—¿Haciendo qué?

Mateo no contestó. Dejó la mochila en una silla y empezó a revisar la cámara, su cámara, la que filmaba el mundo y no a sí misma. Era lo único en ese estudio que sentía suyo.

En un rincón, casi escondida detrás de una pantalla, estaba Lucía. Diecinueve años, una libreta⁴ en las manos, los hombros encogidos⁵. La becaria⁶: la que traía los cafés, cargaba los cables y aguantaba⁷ todo sin decir nada.

—Lucía —ladró⁸ Víctor sin mirarla—. El café estaba frío. ¿Tan difícil es?

—Perdón —dijo ella, en voz muy baja.

—“Perdón” —la imitó Víctor, con voz de niña, para nadie y para todos—. Por eso no os toman en serio. Apúntalo, eso sirve para un vídeo.

Lucía bajó la cabeza y escribió en su libreta. Mateo vio que la mano le temblaba un poco.

Esperó. Esperó a que Víctor se distrajera con su propio reflejo en la pantalla, que era lo que siempre pasaba. Entonces se acercó a Lucía, despacio, como quien no quiere molestar.

—Oye —dijo, en voz baja—. El café no estaba frío. Yo lo probé.

Lucía levantó la vista, sorprendida.

—Está de mal humor —siguió Mateo—. No es por ti. Nunca es por ti. Búscate algo que hacer en la otra sala un rato, ¿vale? Yo le digo que te he mandado a por unas baterías.

—¿De verdad?

—De verdad. Venga.

Lucía dudó un segundo. Luego cerró la libreta, le dio las gracias con los ojos —no con la voz, porque Víctor podía oír— y salió. Mateo la vio irse y sintió, otra vez, esa mezcla rara: un poco de alivio, y mucha vergüenza. Porque salvarla del mal café no la salvaba de nada. Mañana habría otro grito. Y él seguiría ahí, grabando.

Nadie lo vio hacerlo. No había cámara apuntándole, ni público, ni manera de ganar un solo “me gusta” con eso. Y justo por eso lo hizo.

Por un segundo pensó en Clara: si ella lo veía hacer esto, tal vez dejaría de mirarlo como a un enemigo. Pero enseguida la idea le dio vergüenza. Sacar a una chica de una sala para que no le griten no era nada; era lo mínimo. Y querer un premio por hacer lo mínimo, en el estudio de un hombre como Víctor, era peor que no hacerlo.

Mejor que Clara no estuviera. Nunca estaba para esa parte, y estaba bien así.

—Ven —dijo Víctor, dejándose caer en el sillón de cuero⁹—. Tenemos que hablar de la activista.

A Mateo se le cerró el estómago. Se sentó enfrente, con cuidado, como quien se sienta cerca de algo que puede morder.

—La demanda va bien —dijo Víctor, contento—. Mi abogado, el letrado Fuentes, dice que en mes y medio tenemos la primera fecha en el juzgado¹⁰. Y esa loca de las pancartas va a pagar todo: el “daño”, el cuello, mi sufrimiento. —Sonrió—. Me agredió en directo. Lo vieron millones.

—Te dio una patada —dijo Mateo—. No te rompió nada.

—Eso lo decide el juez, no tú. —Víctor lo miró—. Y aquí entras tú. El vídeo que vamos a usar en el juzgado: el de la patada. Quiero que lo dejes perfecto. Que empiece justo cuando ella levanta la rodilla. Ni un segundo antes.

Mateo se quedó muy quieto.

—¿Ni un segundo antes?

—Ni uno. —Víctor sonrió, pero los ojos no sonreían—. Tú grabaste todo ese día con tu cámara buena. También... lo de antes.

Lo de antes. Mateo sabía exactamente qué era. Su cámara lo había grabado todo, no solo la patada. También los segundos anteriores. En el

vídeo, Víctor estaba emocionado con su propio show. Se acercó demasiado a Clara, le tapó la luz con el cuerpo. Y entonces le puso una mano encima y la movió hacia la cámara, como si fuera un mueble. Como si no fuera una persona. Mientras, ella tenía las dos manos pegadas al suelo y no podía quitárselo de encima. No era un plan. Era algo peor: a Víctor ni se le ocurría que ella importara. En el vídeo no había ninguna duda: un hombre grande le ponía las manos encima a una mujer atrapada que no podía defenderse. La rodilla no fue un ataque. Fue la única salida que le quedaba.

—Esa parte no existe. ¿Me entiendes? Bórrala. En el juzgado solo hay una mujer loca que agredió a un hombre indefenso. Nada más.

Era mentira, toda. Y él tenía la prueba guardada, a un clic de distancia.

—No sé si esa parte quedó bien grabada —dijo Mateo, despacio. Una mentira pequeña, para ganar tiempo.

—Pues revísala. Y si quedó bien... —Víctor se levantó, ya aburrido del tema, porque para él ya estaba decidido— ya sabes qué hacer con ella. La quiero borrada para el viernes.

Y volvió a encender el móvil. Volvió la sonrisa. Volvió “El Alfa”.

Esa noche Mateo se quedó solo en el estudio, frente a su ordenador, con el vídeo del día del bloqueo abierto en la pantalla.

Ahí estaba. Su grabación, la buena, con sonido, con todo. Movié la barra hacia atrás, a los segundos que Víctor quería borrar.

Y ahí estaba otra vez, en la pantalla: Víctor echándose encima de ella, las dos manos de Clara atrapadas en el asfalto, sin poder apartarlo. Y entonces, la rodilla.

Era la prueba¹¹ entera. Con un solo clic podía mandársela a Sofía, la abogada de Clara, y terminar la demanda en un día. O podía borrar

esos segundos, como le habían ordenado, y dejar solo a “una mujer loca que atacó a un hombre indefenso”.

El mismo archivo. Una verdad o una mentira, según dónde empezara el vídeo. Y él era el único que decidía dónde empezaba.

Movió el cursor hacia el botón de enviar. Lo dejó ahí, encima, sin apretar. Pensó en el banco del parque, en cómo ella había dicho “*las dos cosas, supongo*”, bajando por un momento esa pared que cargaba siempre. Si mandaba el vídeo, perdía el trabajo, perdía a Rafa —que le había conseguido el puesto—, perdía el único ingreso¹² que tenía. Y, peor todavía, tendría que explicarle a Clara que lo tenía.

Que lo había tenido todo este tiempo.

Desde el primer día.

Quitó la mano del ratón.

No mandó nada. No borró nada. Cerró el ordenador y se quedó a oscuras, en el estudio caro y vacío de un hombre al que despreciaba, sintiéndose exactamente igual de cobarde que el día anterior.

Mañana, se dijo. Mañana lo decido.

Lo mismo que se había dicho ayer.

Vocabulario

ESPAÑOL	FRANÇAIS
<i>el auricular</i>	l'écouteur / le combiné (du téléphone)
<i>atreverse (a)</i>	oser (faire)
<i>el seguidor / la seguidora</i>	l'abonné / l'abonnée (sur les réseaux sociaux)
<i>la libreta</i>	le carnet
<i>encogido/a (los hombros)</i>	rentré (les épaules) / voûté
<i>el becario / la becaria</i>	le / la stagiaire
<i>aguantar</i>	supporter / endurer
<i>ladrar</i>	aboyer (ici : rabrouer, parler sèchement à qqn)
<i>el cuero</i>	le cuir
<i>el juzgado</i>	le tribunal (le palais de justice / l'audience)

ESPAÑOL	FRANÇAIS
<i>la prueba</i>	la preuve
<i>el mueble</i>	le meuble
<i>el ingreso</i>	le revenu
<i>el daño</i>	le préjudice / le dommage
<i>indefenso/a</i>	sans défense
<i>la barra (de vídeo)</i>	la barre (de lecture / de défilement)
<i>el sillón</i>	le fauteuil
<i>temblar</i>	trembler
<i>el reflejo</i>	le reflet
<i>la batería</i>	la batterie / la pile
<i>el archivo</i>	le fichier (numérique)
<i>el ratón</i>	la souris (d'ordinateur)
<i>despreciar</i>	mépriser
<i>el cobarde / la cobarde</i>	le / la lâche
<i>el alquiler</i>	le louer
<i>el ordenador</i>	l'ordinateur (Espagne)
<i>el móvil</i>	le portable / le téléphone mobile (Espagne)
<i>ir a por</i>	aller chercher — le « a por » d'Espagne

Note de grammaire — *vosotros* à l'œuvre + deux touches d'Espagne. À ce stade, le *vosotros* (le « vous » pluriel familier, vu aux

chap. 1 à 3) devrait t'être familier ; regarde Víctor s'en servir face à ses abonnés avec le pronom **os** : *No os dejéis* (« Ne vous laissez pas faire ») et *Por eso no os toman en serio* (« C'est pour ça qu'on ne **vous** prend pas au sérieux »). Attention : c'est ici que le français aide le moins. En français, *vous* sert à la fois au vouvoiement singulier ET au pluriel — il n'existe donc pas d'équivalent exact du *vosotros* espagnol. Pense-le comme le *vous* que tu emploierais avec un groupe d'amis : familier, mais pluriel. Le singulier *tú*, lui, correspond bien à *tu*. Deux mots du quotidien espagnol à mettre de côté dans ce chapitre : *vale* (« d'accord », « OK ») et *ir a por* (« aller chercher »).

Résumé : Le point de vue revient à Mateo, qui roule vers le studio rutilant « EL ALFA » de Víctor, à Madrid, en s'avouant la question qu'il n'ose pas dire à voix haute — non pas si *elle* tient à quelque chose, mais si *lui* y tient. Au studio, Víctor joue son personnage devant ses abonnés, puis rabroue Lucía, la stagiaire de dix-neuf ans ; Mateo l'envoie discrètement

faire une fausse course pour la mettre à l'abri. Puis Víctor donne son ordre : la première audience est dans trois semaines, et la vidéo du procès doit commencer *exactement* au coup de genou — « pas une seconde avant » — parce que la caméra de Mateo a saisi les secondes d'avant, où Víctor se presse contre Clara et la manipule comme un objet alors qu'elle a les deux mains plaquées au sol, preuve que le coup était de la légitime défense. Víctor lui ordonne d'effacer ce passage avant vendredi. Seul ce soir-là, Mateo hésite au-dessus du bouton « envoyer » — un clic suffirait à transmettre la preuve à l'avocate de Clara et à clore l'affaire — mais l'envoyer, c'est avouer qu'il la détient depuis le premier jour, et perdre son travail. Il retire la main de la souris, n'envoie rien, et se dit qu'il décidera demain, comme toujours.

Capítulo 8 — El punto de quiebre

El mensaje llegó a las diez de la noche, justo cuando Clara bajaba del taxi, cansada, después de una cena larguísima con los de Rebelión Verde.

Mateo: *¿Sigues despierta? ¿Podemos vernos? Necesito hablar contigo.*

Clara lo leyó tres veces, parada en la acera, con las llaves en la mano. La parte segura de su cabeza ya tenía la respuesta lista: *No. Es tarde. Trabaja para Víctor. Dile que no.*

Escribió *no puedo* y lo borró. Escribió *¿para qué?* y también lo borró.

Al final escribió: *Justo estoy llegando a casa. Te veo abajo. Cinco minutos.*

Diez minutos después, un coche se detuvo frente a su edificio.

Bajó del coche sin cámara, sin carpeta, sin ninguna excusa esta vez. Solo él, con las manos en los bolsillos y esos ojos verdes que la noche no apagaba.

—Cinco minutos —dijo Clara, cruzando los brazos—. Tú dijiste que pasabas cerca. Otra vez.

—No pasaba cerca —dijo Mateo—. Conduje hasta aquí.

Lo dijo sin más, como una cosa simple y verdadera, y a Clara se le olvidó la frase cortante que tenía preparada.

—¿Por qué? —preguntó.

—Porque en el parque me hiciste una pregunta y yo no la contesté. Me llamaron y me fui, como siempre. —Se encogió de hombros¹—. Llevo todo el día pensando en eso.

—Era una pregunta tonta.

—No lo era. —La miró—. Me preguntaste si los documentos podían ayudarte. Y yo te dije que algunas cosas son más complicadas de lo que parecen.

—Sí. Me acuerdo. —El corazón de Clara empezó a latir más fuerte, sin permiso—. ¿Vas a explicarme qué quiere decir eso?

Algo cruzó la cara de Mateo. Esa sombra otra vez, la cosa guardada. Por un segundo Clara pensó: *ahora. Me lo va a decir ahora.*

Pero no lo dijo.

—Quiere decir —contestó, despacio— que ojalá las cosas fueran más fáciles de lo que son.

Y ahí estaba de nuevo esa pared entre los dos, la suya y la de él, dos paredes mirándose en una calle a oscuras. Clara debía despedirse. Subir. Cerrar la puerta. Era lo sensato.

—Hace frío —dijo, en cambio—. ¿Quieres subir? Tengo café.

Las palabras salieron solas, antes de que la parte segura de su cabeza pudiera detenerlas.

—Sí —dijo Mateo—. Quiero.

—Que conste² que es solo café —dijo ella, ya buscando las llaves del portal—. Y no juzgues el piso. Bueno, está bien, en realidad. Hasta limpié ayer.

Lo dijo con toda la seguridad del mundo, como decía siempre las cosas. Había limpiado el día anterior, por la mañana. Antes de cierta caja.

Clara abrió la puerta y encendió la luz. El piso era pequeño y cálido, lleno de libros y de pancartas a medio terminar, tal como lo había dejado esa mañana, corriendo. Fue directa a la cocina y puso a calentar el agua, hablando rápido, nerviosa, llenando el silencio.

—Siéntate donde quieras. La taza azul no, esa gotea. ¿Lo tomas con azúcar? Yo nunca me acuerdo de comprar azúcar, pero creo que tengo, en algún...

Se calló.

Porque Mateo, de pie junto a la mesa del salón, había levantado un objeto y lo miraba con mucha atención, dándole vueltas en la mano.

Y Clara, desde la cocina, vio *qué* tenía en la mano.

La caja. La caja abierta. Y los tres, ahí, sobre la mesa, donde los había dejado el viernes y olvidado por completo. Tres colores distintos. A plena luz.

El agua hervía. Clara no la oía. El mundo entero se había quedado en silencio.

—Oye —dijo Mateo, con la calma de un científico—. ¿Esto es... un cepillo de dientes eléctrico?

—Dámelo —dijo Clara. Su voz salió tres tonos más aguda³ de lo normal—. Dame eso. Ahora.

Cruzó el salón en dos pasos. Mateo, tranquilo, levantó la mano con el objeto, fuera de su alcance⁴, mirándolo todavía como un hombre honestamente confundido.

—Es que tiene tres velocidades —dijo—. Mi cepillo solo tiene dos. Este es mejor que el mío.

—No es un cepillo de dientes y tú lo sabes perfectamente —dijo Clara, roja hasta las orejas, saltando para alcanzarlo—. Dámelo.

—¿Entonces qué es? —preguntó él, con una inocencia perfecta, terrible.

—Es... —Clara se detuvo. Tomó aire—. Fue una broma. ¿Vale? Una broma. Con mi amiga Bea. Estábamos tomando vino, era viernes, ella me dijo “compra los tres, es graciosísimo” y yo... los compré. Como broma. No los uso. Ni siquiera los he sacado de la bolsa.

Mateo asintió, muy serio, como si lo pensara de verdad.

—Claro —dijo—. Una broma.

—Una broma.

—Tres juguetes sexuales. De broma.

—¡Sí!

—Mmm. —Dejó el objeto en la mesa, con cuidado, y la miró con la cara más seria del mundo—. Sí. Yo también leo el Playboy por las entrevistas.

Clara abrió la boca para defenderse. Para decir que lo de ella sí era de verdad una broma, que no era lo mismo.

No le salió nada. Porque era exactamente lo mismo.

Buscó algo que decir, una salida. Por primera vez en la vida, no le salió nada. Y él esperaba, con los ojos verdes brillando, sin reírse de ella —eso era lo raro—, como quien deja una puerta abierta.

Así que se rió. Una risa que le salió de muy adentro, sin permiso, la cara entre las manos.

—Te odio —dijo, entre los dedos—. Te odio muchísimo.

—Lo sé —dijo Mateo, y su voz había cambiado. Ya no jugaba.

Clara bajó las manos.

Estaban muy cerca. No supo en qué momento había pasado. La risa todavía le temblaba en el pecho, pero el aire se había vuelto otra cosa, denso y cálido, y los ojos verdes ya no brillaban de broma, sino de algo más serio, más hondo, que la miraba a ella y solo a ella.

—Mateo —dijo, en voz muy baja—. Esto es una malísima idea.

—Sí —dijo él—. Pésima.

Y ninguno de los dos se movió hacia atrás.

Él levantó una mano, despacio, dándole todo el tiempo del mundo para apartarse. Le tocó la mejilla, apenas, con la punta de los dedos. Bajó por la línea del cuello. Clara cerró los ojos. La pared, la suya, la de tantos años, no se cayó de golpe: se deshizo, ladrillo a ladrillo, en silencio.

—Si me vas a decir que me vaya —murmuró él, muy cerca de su boca—, dímelo ahora.

—No te vayas —dijo Clara.

Y el agua, olvidada en la cocina, siguió hirviendo sola mucho tiempo, hasta que nadie quedó para apagarla.

Cuando Clara despertó, era de madrugada y estaba sola.

Estiró la mano hacia el otro lado de la cama. Frío. La almohada todavía tenía la forma de su cabeza, pero él no estaba.

Se sentó. La casa estaba a oscuras y en silencio. Ni una nota, ni un mensaje en el móvil, ni un ruido en la cocina. Solo su ropa, la de ella, en el suelo, y un vacío del tamaño exacto de un hombre que se había ido sin hacer ruido.

Se quedó muy quieta, abrazándose las rodillas, mientras la parte segura de su cabeza despertaba también y empezaba, despacio, a hablar.

Te lo dije. Trabaja para Víctor. Son todos iguales.

Consiguió lo que quería y se fue.

La voz sonaba tan segura como siempre. Como en la calle, cuando leía a un extraño y le ponía un nombre en tres segundos. *Un hombre que usa a una mujer y se va antes del amanecer.* Era esa voz, la de siempre, la que nunca se equivocaba.

Miró la forma de la cabeza de él en la almohada, ya casi borrada.

Y, por primera vez, quiso que esa voz se callara. Quiso que existiera otra explicación, una que ella no veía. Pero él no le había dejado ni una palabra, ni una razón para dudar de la voz.

Por primera vez en mucho tiempo, su certeza no la hizo sentir fuerte. La hizo sentir tonta.

Vocabulario

ESPAÑOL	FRANÇAIS
<i>el mensaje</i>	message / SMS
<i>la acera</i>	trottoir
<i>el portal</i>	hall d'entrée / porte d'entrée (d'un immeuble)
<i>el coche</i>	voiture
<i>conducir</i>	conduire
<i>encogerse de hombros</i>	hausser les épaules

ESPAÑOL	FRANÇAIS
<i>la sombra</i>	ombre (ici : ce qu'il cache)
<i>ojalá</i>	si seulement / pourvu que (+ subjonctif)
<i>la pared</i>	mur
<i>sensato/a</i>	sensé(e), raisonnable
<i>que conste (que)</i>	« pour info » / « que ce soit bien clair »
<i>el piso</i>	appartement
<i>gotear</i>	goutter / fuir
<i>el salón</i>	salon, séjour
<i>hervir</i>	bouillir
<i>darle vueltas (a algo)</i>	tourner quelque chose (dans la main / dans sa tête)
<i>a plena luz</i>	en pleine lumière / au grand jour
<i>el cepillo de dientes</i>	brosse à dents
<i>vale</i>	d'accord / OK (espagnol d'Espagne)
<i>agudo/a</i>	aigu (d'une voix) ; perçant
<i>el alcance (fuera de su alcance)</i>	portée (hors de sa portée)
<i>la inocencia</i>	innocence
<i>asentir</i>	acquiescer, hocher la tête (en signe d'accord)
<i>juzgar (no juzgues)</i>	juger (ne juge pas)
<i>hondo/a</i>	profond(e)

ESPAÑOL	FRANÇAIS
<i>la mejilla</i>	joue
<i>deshacerse</i>	se défaire / s'effondrer lentement
<i>el ladrillo</i>	brique
<i>la madrugada</i>	le petit matin (après minuit, avant l'aube)
<i>estirar</i>	étirer / tendre (le bras)
<i>la almohada</i>	oreiller
<i>el móvil</i>	(téléphone) portable
<i>el vacío</i>	le vide
<i>abrazarse las rodillas</i>	serrer ses genoux dans ses bras
<i>la certeza</i>	certitude

Note de grammaire — *ojalá* et le subjonctif du souhait. Quand Mateo dit « *ojalá las cosas fueran más fáciles* » (« si seulement les choses étaient plus simples »), il emploie un mot qui vaut la peine d'être adopté : **ojalá** (« si seulement / pourvu que / espérons »). Il vient de l'arabe (*law šā' Allāh*, « si Dieu le veut ») et il déclenche *toujours* le **subjonctif** — le mode de l'irréel, du souhait. Bonne nouvelle pour toi : le

français a un subjonctif bien vivant (*pourvu qu'il vienne, si seulement c'était vrai*), donc cette logique t'est déjà familière.

- Pour un souhait sur le **présent** qui *n'est pas* réalisé, on prend le **subjonctif imparfait** : *Ojalá fueran más fáciles* (« si seulement elles **étaient** plus simples » — mais elles ne le sont pas). *Ojalá tuviera más tiempo* (« si seulement j'avais plus de temps »).
- Pour un souhait sur l'**avenir** qui *peut encore* arriver, on prend le **subjonctif présent** : *Ojalá venga mañana* (« *pourvu qu'il vienne* demain »).

Le français fait le même partage entre « *si seulement c'était...* » (impossible maintenant) et « *pourvu que ça arrive* » (encore possible) — l'espagnol marque simplement la nuance sur le verbe. Au niveau B1, il te suffit surtout de reconnaître les formes du subjonctif imparfait (*fuera, tuviera, pudiera*) ; elles surgissent justement quand quelqu'un désire une réalité qui n'est pas encore là.

Point clé : ce chapitre te montre discrètement le vocabulaire courant de la péninsule, celui que tu entendras partout en Espagne — **coche** (et non *carro*), **móvil** (et non *celular*), **piso** (et non *departamento*), **acera** (et non *banqueta*), **conducir** (conduire), et le passe-partout **vale** pour « d'accord / OK ». Même grammaire B1, juste les mots du côté espagnol.

Résumé : Le point de bascule. Tard le soir, juste au moment où Clara rentre d'un long dîner, Mateo lui écrit pour la voir ; contre toute prudence, elle descend. Il arrive à Madrid sans caméra et sans prétexte, avouant qu'il est venu parce qu'il a fui sa question sur le banc du parc et qu'il y pense depuis toute la journée. Elle l'invite à monter « pour un café, et rien qu'un café », promettant d'un ton léger que l'appartement est rangé (« j'ai même fait le ménage hier ») — oubliant que la boîte ouverte du vendredi traîne encore. À l'intérieur, Mateo en prend un des objets et, l'air impassible, demande si c'est une brosse à dents électrique, puis la taquine pendant qu'elle insiste : c'était une blague entre filles, un peu éméchée, avec

Bea — il conclut par « Ouais, moi aussi je lis Playboy pour les interviews ». Il rit *avec* elle, pas contre elle, et la femme qui a un verdict pour tout le monde ne trouve plus ses mots et se met simplement à rire. La gêne fait sauter la tension ; ils déclarent que c'est une très mauvaise idée et aucun des deux ne recule, et elle lui dit de ne pas partir (la première scène à porte ouverte du livre, laissée hors du texte). Elle se réveille avant l'aube dans un lit froid et vide, et sa vieille certitude resurgit — *il a obtenu ce qu'il voulait et il est parti* — mais pour la première fois cela la fait se sentir idiote, pas forte, et elle se surprend à souhaiter que cette certitude ait tort.

Capítulo 9 — El pegamento

Tres días. Tres días sin una palabra de él, y Clara estaba decidida a no pensar en eso ni un segundo más.

Por eso fue temprano a las oficinas de Rebelión Verde. El trabajo lo curaba todo. Y ese día había mucho: estaban probando un pegamento¹ nuevo para la próxima protesta, uno más fuerte, más difícil de quitar. Diego lo había conseguido de un contacto, y alguien tenía que probarlo en la mano.

—Yo lo hago —dijo Clara, levantando la mano antes que nadie.

Se puso una capa gruesa del pegamento nuevo en la palma, directamente sobre la piel. Olía fatal. Lo sintió espeso² y frío, brillante, todavía fresco.

—Tienes que esperar a que agarre³ —dijo Diego—. Cinco minutos, dice el del contacto. Antes de eso, no toques nada, o te quedas pegada.

—Sí, sí —dijo Clara, moviendo la mano en el aire para no tocarse nada—. Cinco minutos. Entendido.

Y en ese momento, por supuesto, se abrió la puerta.

Y entró Mateo.

Clara se quedó con la mano en el aire, como una cirujana⁴ esperando para operar.

—No —dijo—. Tú no. Aquí no. Otra vez no.

—Clara. —Mateo se quedó en la puerta, sin acercarse, con esa calma suya de siempre—. Solo cinco minutos. Déjame explicarte.

—¿Explicarme? —La palabra le salió como un cuchillo—. ¿Explicarme qué? Está clarísimo.

—No está claro. Esa es la cosa.

—Te fuiste. —Clara bajó la mano, sin pensar, y la movía mientras hablaba, arriba y abajo, defendiendo su caso como hacía siempre—. Sin una palabra. Sin una nota. Me desperté y no estabas. Eso sí lo entendí perfectamente. No soy tonta, Mateo.

—Nunca pensé que fueras tonta. —Dio un paso hacia ella.

—Conseguiste lo que querías y te fuiste. Es lo más viejo del mundo. —La voz se le quebró un poco, y eso la enfadó todavía más; la mano subía y bajaba, cada vez más rápido—. Y lo peor es que yo te dejé entrar. Yo, que leo a todo el mundo, no te leí a ti.

—Clara. —Otro paso. Estaba cerca ya—. Déjame...

—No. No quiero tu...

No llegó a terminar la frase.

Porque en ese momento la mano bajaba otra vez —ese gesto de siempre, defendiendo su caso— y él estaba un paso más cerca de lo que

ella creía. La palma, en vez de cortar el aire, aterrizó. Justo en el frente del pantalón de Mateo. Entre las piernas. Ahí.

Hubo un sonido. Un sonido suave, terrible: el del pegamento fresco agarrando.

Clara se quedó congelada. Mateo se quedó congelado. Toda la oficina se quedó congelada.

—Clara —dijo Mateo, muy despacio, con una voz nueva—. ¿Qué tienes en la mano?

—No te muevas —susurró ella.

—No me estoy moviendo.

Clara tiró de la mano. No pasó nada. Tiró otra vez, más fuerte. La palma siguió exactamente donde estaba, pegada al pantalón de él, sin un milímetro de juego. El pegamento nuevo, el más fuerte, el más difícil de quitar, había agarrado de maravilla.

—Ay, no —dijo Clara—. Ay, no, no, no.

Quería morirse. Quería que el suelo se abriera y se la tragara. De todas las personas, de todos los lugares, de todas las partes del cuerpo. Ella, Clara Reyes, pegada con la mano ahí. A él.

Y, peor, ya empezaba a notar las miradas. Diego, con la botella de agua a medio camino de la boca. Dos chicos de las pancartas. Todos paralizados, todos mirando, todos a punto de entender qué estaba pasando.

—El baño —dijo Clara entre dientes—. Camina. Ahora.

—¿Que camine? Tienes la mano...

—Ya sé dónde tengo la mano. —Roja hasta las orejas, lo empujó con el hombro hacia el pasillo—. Camina conmigo y no digas ni una palabra.

Y así cruzaron la oficina entera: ella de lado, pegada a él, los dos caminando muy juntos y muy raro, mientras toda Rebelión Verde fingía, malísimamente, no mirar.

El baño era pequeño y feo, con una sola luz y un espejo manchado. Clara cerró la puerta de una patada.

—Bueno —dijo Mateo, en voz baja, los dos apretados⁵ en ese cuarto diminuto—. Parece que ahora sí me vas a escuchar.

—No te estoy escuchando. Estoy resolviendo un problema. —Clara tiró otra vez de la mano. Nada—. No sale. No va a salir tirando. —Cerró los ojos un segundo—. Los pantalones. Tienen que salir los pantalones.

Mateo levantó las cejas.

—¿Perdona?

—No te voy a arrancar la piel de la mano por ti, Cruz. La mano se queda pegada a la tela. Tú sales de los pantalones. Es la única forma. —Tragó saliva—. Quítatelos.

Hubo un silencio glorioso, horrible.

—Esto —dijo Mateo, despacio— es, oficialmente, lo más raro que me ha pasado en la vida.

—A mí también. Cállate y desabróchate⁶.

Y entonces, mientras él se desabrochaba el cinturón con una mano y ella mantenía la palma pegada y quieta, atrapados los dos en medio metro cuadrado de baño, Mateo por fin habló de verdad.

—Me fui esa noche —dijo, sin mirarla, concentrado en el botón— porque tengo miedo de lo que Víctor te puede hacer. Si una cámara nos ve juntos, si sale una sola foto de nosotros dos, él la usa. En tu contra, en el juicio. Te convierte en la activista que se acuesta con su gente para ganar. Me fui para que nadie nos viera. No para dejarte.

Clara no dijo nada. Tenía la cara a centímetros de su cuello y se odiaba por notarlo.

—Pudiste haberme dejado una nota —dijo al fin.

—Sí. En eso tienes razón. Lo hice mal. —Bajó la cremallera⁷—. Pero no me fui por lo que tú crees.

Y ahí estaba esa cara otra vez. Esa cosa que él guardaba, esa sombra que aparecía cada vez que se acercaban a algo verdadero. Por un segundo Clara pensó que iba a decir algo más, algo grande, lo que de verdad cargaba.

Pero no lo dijo. Bajó la vista a la mano de ella, pegada a la tela, y la sombra se quedó donde siempre, escondida.

Los pantalones cayeron al suelo. Mateo salió de ellos con cuidado, un pie y luego el otro, y se quedó ahí, de pie, en calzoncillos⁸, en ese baño feo, mirándola.

Clara se quedó con los pantalones colgando de la palma, como una bandera ridícula.

—Perdóname —dijo Mateo, en serio ahora, sin una sombra de broma, medio desnudo y sin nada que ganar—. De verdad. Por la nota. Por irme así. Lo siento.

Y Clara, con un pantalón pegado a la mano y un hombre en calzoncillos pidiéndole perdón en el baño de la oficina, sintió que la pared de tres días —de tres semanas, de toda la vida— se le caía un poco más.

—Voy a necesitar aceite —dijo, en voz muy baja, para no decir lo otro—. Para la mano.

—Sí —dijo Mateo.

Ninguno de los dos se movió hacia la puerta.

Vocabulario

ESPAÑOL	FRANÇAIS
<i>el pegamento</i>	la colle
<i>espeso/a</i>	épais / épaisse (d'un liquide, d'une pâte)
<i>agarrar</i>	agripper / prendre (ici : pour la colle, « prendre », « accrocher »)
<i>el cirujano / la cirujana</i>	le chirurgien / la chirurgienne
<i>el cuchillo</i>	le couteau
<i>quebrarse (la voz)</i>	se briser / se casser (en parlant de la voix)
<i>el gesto</i>	le geste

ESPAÑOL	FRANÇAIS
<i>el frente (del pantalón)</i>	le devant (du pantalon)
<i>congelado/a</i>	figé / figée (immobile)
<i>tirar (de)</i>	tirer (sur)
<i>el juego (sin un milímetro de juego)</i>	le jeu / le mou (sans un millimètre de jeu)
<i>entre dientes</i>	entre ses dents / en marmonnant
<i>el pasillo</i>	le couloir
<i>fingir</i>	feindre / faire semblant
<i>apretado/a</i>	serré / serrée (collés l'un contre l'autre)
<i>diminuto/a</i>	minuscule
<i>arrancar</i>	arracher
<i>la tela</i>	le tissu / l'étoffe
<i>tragar saliva</i>	déglutir / avaler sa salive
<i>desabrocharse</i>	déboutonner / dégrafer (ses vêtements)
<i>el cinturón</i>	la ceinture
<i>la cremallera</i>	la fermeture éclair (espagnol d'Espagne ; es-MX <i>el cierre</i>)
<i>los calzoncillos</i>	le caleçon / le slip (espagnol d'Espagne ; es-MX <i>los calzones</i>)
<i>colgar</i>	pendre / suspendre
<i>la bandera</i>	le drapeau

Note de grammaire — *pudiste haber* + *participe* : le « **tu aurais pu** » du regret. Quand Clara dit « *Pudiste haberme dejado una nota* » (« Tu aurais pu me laisser un mot »), elle utilise une petite mécanique bien rodée pour parler d'une chose qui ne s'est pas produite mais qui aurait dû. La forme est :

poder (au passé simple / prétérît) +
haber + **participe passé**

- *Pudiste haber dejado una nota.* → « **Tu aurais pu laisser un mot.** »
- *Pude haber dicho que no.* → « **J'aurais pu dire non.** »
- *Pudo haber sido peor.* → « **Ça aurait pu être pire.** »

Le français exprime exactement la même idée avec « **aurais pu** + **infinitif** » (*pouvoir* au conditionnel passé + infinitif) : la logique t'est donc déjà familière. La seule particularité espagnole : le petit pronom peut se coller à la fin de *haber* (*haberme dejado*) ou se placer devant (*me pudiste haber dejado*) — les deux sont corrects. Sers-t'en chaque fois que tu veux

pointer le meilleur choix que quelqu'un n'a pas fait. (*Note pour l'espagnol d'Espagne : en Espagne, on s'appuie encore plus sur cette tournure à deux verbes — on entend rarement le conditionnel seul « me habrías dejado » dans la langue courante là où « pudiste haberme dejado » convient.*)

Résumé : Trois jours après que Mateo s'est éclipsé avant l'aube, Clara se jette dans le travail au bureau des militants à Madrid, où le groupe teste une nouvelle colle de manifestation très puissante — et elle se porte volontaire pour l'essayer à main nue. C'est alors que Mateo arrive pour s'expliquer. Furieuse, gesticulant tout en se défendant, elle oublie la colle encore fraîche et colle accidentellement sa main sur le devant du pantalon de Mateo, devant tout le monde. Mortifiée, elle le traîne aux toilettes, où la seule façon de se libérer sans s'arracher la peau est qu'il enlève son pantalon. Pendant qu'il se déshabille, il explique enfin qu'il est parti cette nuit-là pour la protéger — par peur que Víctor utilise une photo d'eux deux contre elle au procès — et non pour l'abandonner. Il manque

de dire quelque chose de plus grand, mais se retient, et quelque chose reste caché. Debout là en caleçon, il s'excuse sincèrement, et Clara sent sa colère, et ses défenses, commencer à céder.

Capítulo 10 — Vaciar la papelera

El juicio era el lunes.

Cuatro días. Mateo lo sabía, lo sentía en el estómago cada mañana al despertar, como una piedra que no se movía. Cuatro días, y la prueba que podía salvar a Clara seguía en el ordenador del estudio, en una carpeta¹ sin nombre, donde llevaba semanas.

No la había enviado. No la había borrado. No había hecho nada, que era, ya lo sabía, la peor de las opciones.

Esa mañana, en el estudio, editaba el vídeo del juicio. El que Víctor quería. El que empezaba justo en la rodilla, ni un segundo antes. Cortaba, pegaba, ajustaba el sonido, y trataba de no pensar en que cada corte era una mentira un poco más limpia.

Trataba, sobre todo, de no pensar en ella. En el baño feo de las oficinas. En sus pantalones pegados a la mano de Clara. En cómo, durante veinte minutos, todo había sido ridículo y perfecto al mismo tiempo.

Y en que, durante esos veinte minutos, él tenía esto. Esta carpeta. Este secreto. Y no se lo había dicho.

Víctor entró sin llamar, como siempre.

—¿Está listo? —preguntó. No “buenos días”. No “gracias”. Solo eso.

—Casi. El corte empieza en la patada, como dijiste.

—Enséñamelo.

Mateo le mostró el vídeo en la pantalla. Empezaba de golpe, sin contexto, con una mujer furiosa levantando la rodilla contra un hombre que no había hecho —según el vídeo— absolutamente nada. Era convincente. Eso era lo horrible: era muy convincente.

Pero Víctor no parecía contento. Caminaba de un lado a otro, mordiéndose² la uña del pulgar³, mirando el móvil cada diez segundos. Por primera vez desde que Mateo lo conocía, “El Alfa” parecía nervioso.

—El lunes el abogado de ella va a pedir todo el material —dijo Víctor—. Todo lo que se grabó ese día. Y mi abogado dice que tenemos que entregarlo.

—Entonces entregamos el corte.

—No. —Víctor se detuvo—. ¿No lo entiendes? Si entregamos el corte, ellos pueden pedir el original. Y si alguien, quien sea, ve el original completo... —No terminó la frase. No hacía falta.

Mateo se quedó muy quieto.

—¿Qué quieres que haga?

Víctor lo miró. Y por una vez no había ninguna sonrisa, ningún show, ninguna cámara. Solo un hombre asustado⁴ protegiéndose.

—El original. El de antes de la patada. Bórralo. Hoy. Que no exista. Si no existe, nadie lo puede pedir.

Ahí estaba. La orden, por fin, dicha con todas sus palabras.

Lo que Víctor pedía era borrar la verdad. Los segundos en que se le echaba encima a una mujer atrapada en el suelo. La prueba de que la rodilla había sido defensa, no ataque. El archivo del estudio, el que el juzgado podía pedir el lunes.

—Víctor —dijo, despacio—. Si borramos eso, ella no tiene cómo defenderse.

—Ese es el punto, genio.

—Es mentir. En un juicio. Eso es un delito⁵. Si alguien lo descubre, no es tu problema, es el mío: yo soy el que borra el archivo.

—Nadie lo va a descubrir, porque no va a existir. —Víctor lo miró—. ¿Desde cuándo te haces el honesto?

—Siempre me pides cosas feas, y nunca te digo nada. Esta es distinta. Esto le arruina la vida a una persona.

—Esa persona me dio una patada en directo. — La voz de Víctor bajó, fría—. Mira, Mateo. Te pago desde hace tres años. Es un buen sueldo, y los dos sabemos que ahí fuera no hay muchos como este. Tú borras ese archivo, sigues teniendo trabajo el martes, y nos olvidamos de esta conversación. O te pones digno, y entonces búscate otra cosa. Tú decides. Pero decide ya.

Mateo no contestó enseguida. Pensó en el alquiler, en tres años de su vida, en lo que costaba empezar de cero a su edad, sin nada.

Y pensó en Clara, riéndose con la cara entre las manos.

—No te voy a esperar todo el día —dijo Víctor—. Hazlo. Ahora. Quiero verlo.

Mateo se sentó frente al ordenador.

Abrió la carpeta sin nombre. Ahí estaba el archivo, el original completo, con su fecha, su hora, su peso en la pantalla. Toda la verdad de aquel día, en un solo lugar.

Movió el cursor encima del archivo. La mano le temblaba un poco, y dejó que temblara, porque Víctor estaba detrás de él, mirando la pantalla por encima de su hombro, esperando.

—¿Qué esperas? —dijo Víctor.

—Es la última copia —dijo Mateo, sin moverse, y dejó que Víctor se lo creyera—. Cuando esto se borre, se borró. No hay vuelta atrás.

—Ese es el plan. Hazlo.

Mateo se quedó un segundo más con la mano sobre el ratón, la mirada fija en la pantalla. Por dentro no pensó nada que se le notara en la cara. Solo se oía la respiración de Víctor en su nuca y el zumbido⁶ de las máquinas del estudio.

Después, despacio, arrastró⁷ el archivo a la papelera⁸.

—Eso —dijo Víctor, detrás—. Sigue.

Mateo abrió la papelería. El archivo estaba ahí, solo, esperando.

—Vacíala —dijo Víctor.

Y Mateo, con Víctor respirándole en la nuca, hizo clic en *vaciar la papelería*.

Una barra⁹ apareció en la pantalla. Se llenó despacio, segundo a segundo, mientras los dos miraban en silencio. Y cuando llegó al final, el archivo ya no estaba. La carpeta quedó vacía. Negra. Limpia.

—Listo —dijo Mateo, en voz baja—. Ya no existe.

La verdad de aquel día había desaparecido del ordenador de Víctor, delante de los dos.

—Así me gusta —dijo Víctor. Le dio una palmada¹⁰ en el hombro, ya otra vez de buen humor, ya otra vez “El Alfa”—. ¿Ves qué fácil? Te preocupas demasiado, Mateo.

Y salió, silbando¹¹, a grabar un vídeo para sus seguidores sobre lo que significa ser un hombre fuerte.

Mateo se quedó solo, mirando la carpeta vacía.

No sintió alivio. Acababa de quedarse de pie, callado, mientras un hombre le ordenaba enterrar la verdad, y había obedecido sin pelear de verdad. Esa imagen —él, sentado, las manos en el teclado, haciendo exactamente lo que Víctor quería— no se le iba a borrar tan fácil como un archivo.

Cuatro días atrás, ella le había dicho “no te vayas”. Un día atrás, en un baño feo, le había pedido perdón en calzoncillos y los dos casi se habían reído. Y en todo ese tiempo él no le había dicho ni una palabra de lo que sabía, de lo que tenía, de lo que esa misma mañana acababa de pasar en este estudio. Cada beso, cada broma, cada momento en que ella había bajado la guardia, él lo había vivido callando. Mintiendo sin decir una sola mentira. Esa era su especialidad.

Cuatro días para el juicio. Y ella seguía sin saber nada: ni del vídeo, ni de Víctor, ni de él.

Pensó en llamarla. En decirle algo, lo que fuera. Pero no sabía cómo se empieza una conversación así, y tampoco estaba seguro de tener el valor para terminarla.

Cerró el ordenador.

Cuatro días. Cogió su mochila —y el peso pequeño y duro que llevaba dentro, donde nadie miraba— y se fue del estudio, dejando atrás la pantalla apagada, sin decidir nada todavía.

Vocabulario

ESPAÑOL	FRANÇAIS
<i>la carpeta</i>	le dossier
<i>morderse (la uña)</i>	se ronger (l'ongle)
<i>el pulgar</i>	le pouce
<i>asustado/a</i>	effrayé / apeuré
<i>el delito</i>	un délit / une infraction pénale
<i>el zumbido</i>	un bourdonnement / un ronronnement

ESPAÑOL	FRANÇAIS
<i>arrastrar</i>	faire glisser / traîner
<i>la papelera</i>	la corbeille (poubelle informatique)
<i>la barra</i>	la barre (de progression)
<i>la palmada</i>	une tape (dans le dos, sur l'épaule)
<i>silbar</i>	siffler
<i>el juicio</i>	le procès
<i>el corte</i>	le montage / la coupe
<i>entregar</i>	remettre / transmettre
<i>el alquiler</i>	le loyer
<i>la nuca</i>	la nuque
<i>vaciar</i>	vider
<i>el alivio</i>	le soulagement
<i>el ordenador</i>	l'ordinateur (<i>espagnol d'Espagne ; en Amérique latine la computadora</i>)
<i>el móvil</i>	le téléphone portable (<i>espagnol d'Espagne ; en Amérique latine el celular</i>)

Note de grammaire — si + présent / futur :
les conditions réelles (« si ceci, alors cela »).
 Ce chapitre tourne autour des pensées en *si* de

Mateo, et elles suivent un schéma simple et familier — le **conditionnel réel**, pour ce qui peut vraiment arriver :

si + présent → présent *ou* futur dans l'autre moitié

- *Si borramos eso, ella no tiene cómo defenderse.*
→ « Si on **supprime** ça, elle n'a aucun moyen de se défendre. »
- *Si no existe, nadie lo puede pedir.* → « Si ça n'existe pas, personne ne **peut** le réclamer. »
- *Tú borras ese archivo, sigues teniendo trabajo el martes.* → « Tu **supprimes** ce fichier, tu **gardes** ton travail mardi. » (*Víctor laisse tomber le si, mais c'est la même condition en « si » — le présent des deux côtés.*)

Bonne nouvelle pour un francophone : ton intuition est exactement la bonne ici. En français aussi, après *si* (au sens de « si »), on emploie le **présent**, jamais le futur — on dit « si on supprime », et non « si on *supprimera* ». L'espagnol fait pareil : *si borramos*, et **jamais** « *si borraremos* ». Fie-toi au réflexe que tu as déjà.

(C'est différent du « si » *irréel* du souhait « si j'étais... », qui demande le subjonctif en espagnol — voir le *ojalá* du ch. 8.)

Note de grammaire : cette scène n'a que deux personnages en tête-à-tête, donc tous les « tu » ici sont au singulier (*tú : bórralo, hazlo, decide*). Tu croiseras la forme du pluriel **vosotros** (*borráis, hacedlo, decidís*) chaque fois que quelqu'un s'adressera à un *groupe* — une foule, une salle pleine de gens. C'est là que le français aide le moins : le français n'a pas d'équivalent direct, puisque *vous* sert à la fois au pluriel et au vouvoiement. En Espagne, pour un « vous tous » familier, on emploie *vosotros* (là où l'Amérique latine dit *ustedes*) ; pense-le comme le *vous* que tu réserverais à des amis. À guetter dans les chapitres de la manifestation.

Résumé : À quatre jours du procès, Mateo est au studio, à Madrid, en train de monter la version de la vidéo que veut Víctor — celle qui commence pile au coup de genou. Víctor arrive

nerveux : le tribunal va exiger toutes les images de ce jour-là, donc le montage ne suffit pas, et il ordonne à Mateo d'effacer la copie complète et disculpante du studio — aujourd'hui même, pour qu'on ne puisse jamais la réclamer. Mateo résiste (c'est un délit, ça ruine la vie de Clara), mais le levier de Víctor est simple : tu le fais et tu gardes ton travail bien payé, ou tu refuses et tu cherches autre chose. Acculé, Mateo efface le fichier du studio sous le regard de Víctor penché par-dessus son épaule, en lui faisant croire que c'est la dernière copie et qu'il n'y a pas de retour en arrière. Víctor repart satisfait. Seul, Mateo ne ressent aucun soulagement — il a obéi sans vraiment se battre et n'a toujours rien dit à Clara, et cette honte-là ne s'efface pas aussi proprement qu'un fichier. À quatre jours de l'échéance, il est de nouveau un lâche, et il ne s'en étonne même plus.

Capítulo 11 — La copia

El archivo no había desaparecido.

Eso era lo que Víctor no sabía. El jueves, en el estudio, Mateo había arrastrado el original a la papelería y la había vaciado delante de él, con su jefe respirándole en la nuca. La barra se había llenado, la carpeta había quedado negra, limpia. Listo, había dicho. Ya no existe.

Pero la noche anterior, solo, sin pensarlo demasiado para no arrepentirse¹, Mateo había copiado el vídeo a un disco² pequeño. Un disco del tamaño de un mechero³, que desde entonces llevaba en el bolsillo de la cazadora⁴, y que pesaba más que cualquier cosa que hubiera cargado en su vida.

Tres días con la mano en ese bolsillo. En el autobús, en la calle, esperando cafés que no se tomaba. Tocaba el disco con los dedos cada pocos minutos, como para asegurarse de que seguía ahí, de que no se lo había imaginado.

El juicio era el lunes. Mañana.

Y por primera vez en semanas, sabía exactamente qué tenía que hacer. Lo había sabido siempre, claro. Lo difícil nunca había sido saberlo.

El despacho de la abogada de Clara no se parecía en nada al del abogado Fuentes. Nada de planta veinte ni de cristal⁵: un cuarto pequeño sobre una papelería⁶, una sola ventana, demasiados papeles para tan poco espacio. En la puerta, un letrero⁷ impreso en casa: *Sofía Ramírez — Asesoría legal*.

Era joven. Más joven de lo que Mateo esperaba. Trabajaba el caso de Clara gratis, eso lo sabía, porque a la gente como Clara la defendía gente como Sofía: sin dinero y con ganas de pelear.

Levantó la vista cuando él se paró en la puerta, y lo reconoció enseguida. Lo había tenido enfrente en la mediación, del otro lado de la mesa, sentado junto al abogado Fuentes: el hombre de Salas.

—El señor Cruz —dijo, sin levantarse. No era un saludo. Era una pregunta.

Mateo se quedó en la puerta. Toda la mañana había ensayado⁸ cómo decir esto, y ahora no le salía ninguna de las frases.

—Necesito hablar con usted —dijo al final—. Cinco minutos.

La cara de Sofía se puso seria, atenta, como un animal que oye un ruido y todavía no sabe si es peligro.

—Usted representa a la otra parte —dijo—. Lo que tenga que decir, lo dicen los abogados mañana, en el juzgado. No aquí, no a mí, no el día antes.

—No vengo de parte de Víctor. —Mateo metió la mano en el bolsillo y sacó el disco—. Vengo a traerle esto.

Lo puso sobre la mesa, encima de los papeles. Un objeto pequeño, negro, sin nada escrito.

Sofía no lo tocó.

—¿Qué es?

—El vídeo completo del día de la protesta. El original. Desde antes de la patada. —Mateo oyó su propia voz y le pareció tranquila, mucho más tranquila de lo que se sentía—. Lo que se ve en internet empieza en la rodilla de Clara. Esto empieza diez segundos antes. Cuando Víctor se le echa encima. Cuando la agarra⁹ mientras ella está en el suelo, sin poder quitárselo de encima.

El despacho se quedó en silencio. Abajo, en la calle, pasó un autobús.

—Lo que ella hizo —dijo Mateo— fue defenderse. Y esto lo prueba.

Sofía miró el disco. Después lo miró a él. Y Mateo vio el momento exacto en que la abogada lo entendió todo: el hombre tranquilo del otro lado de la mesa, el que la había visto pelear por Clara durante semanas, había tenido esto todo el tiempo.

—El productor de Salas —dijo ella, despacio— me trae la prueba que necesito. El día antes del juicio.

—Sí.

—¿Desde cuándo tiene esto?

Ahí estaba la pregunta. La que llevaba semanas esperándolo.

—Desde el principio —dijo Mateo.

No intentó suavizarlo. No dijo “es complicado”, no dijo “déjame explicarte”. Lo dijo y se quedó callado, dejando que la frase ocupara todo el cuarto.

Sofía no gritó. Fue peor. Se echó hacia atrás¹⁰ en la silla, cruzó los brazos y lo miró largo rato, como quien suma¹¹ números y no le gusta el resultado.

—Desde el principio —repitió—. Mi clienta lleva dos meses con esto encima. Pudo perderlo todo. La iban a presentar mañana en

un juzgado¹² como una mujer violenta que ataca a un hombre sin razón. Y usted tenía la prueba. Todo este tiempo.

—Sí.

—¿Por qué hoy?

Mateo abrió la boca. La verdad era fea y la sabía: porque hoy ya no le quedaba forma de seguir sin hacerlo. Porque mañana era el juicio. Porque la había visto reírse con la cara entre las manos y no había podido más.

—Porque debí hacerlo hace dos meses —dijo— y no fui capaz. Es la única respuesta que tengo, y no es buena.

Sofía cogió el disco. Por fin. Lo sostuvo entre dos dedos, sin confiar todavía, y abrió el ordenador.

—Si esto es lo que dice —dijo, mientras esperaba la pantalla—, mañana se cae el caso. En cinco minutos. —Levantó la vista—. ¿Sabe lo que eso significa para usted?

—Que Víctor sabrá que fui yo.

—Que Víctor sabrá que fue usted —repitió ella—. Que se queda sin trabajo. Probablemente sin ese mundo entero. La gente que vive de Salas no le va a abrir la puerta al que lo hundi^ó¹³.

—Lo sé.

—Y aun así lo trae.

No era una pregunta, pero Mateo contestó.

—Aun así.

Algo en la cara de Sofía se movió. No era perdón. Una pequeña parte de él había caminado hasta ese despacho imaginando un gracias.

No hubo gracias.

—Hizo lo correcto —dijo Sofía, y antes de que él pudiera respirar, añadió—: hoy. Después de dos meses de hacer lo otro. Las dos cosas son verdad, y a mi clienta solo le va a importar una.

Mateo asintió. No tenía nada que añadir.

—¿Se lo va a decir? —preguntó—. ¿A ella?

Sofía lo miró como si la pregunta fuera ingenua¹⁴.

—Voy a ganar su caso con esto. Mañana. Claro que se lo voy a decir. —Hizo una pausa—. Voy a tener que decirle de dónde salió. Quién lo guardó. Durante cuánto tiempo.

—Lo sé —dijo Mateo otra vez. Era, se dio cuenta, lo único que sabía decir.

En la puerta, se detuvo.

Quiso preguntar algo más. Cómo estaba ella. Si decía algo de él, alguna vez. Si había forma, cualquier forma, de que esto terminara distinto. Pero ninguna de esas preguntas era suya para hacer, y Sofía ya estaba mirando la pantalla, viendo por primera vez los diez segundos que él había escondido durante dos meses.

Vio cómo cambiaba su cara con el vídeo. Vio el momento exacto en que la abogada entendía que era cierto.

—Váyase —dijo Sofía, sin levantar la vista—. Ya hizo lo que vino a hacer.

Mateo se fue.

Bajó las escaleras del edificio, salió a la calle, y por primera vez en semanas la piedra del estómago no estaba. En su lugar había otra cosa, más rara, más fría: había hecho lo correcto, por fin, y se sentía exactamente igual de solo que antes. Quizás más.

El disco ya no estaba en su bolsillo. La verdad ya no era suya.

Metió las manos en los bolsillos vacíos y caminó hacia el autobús, sin mirar atrás.

Vocabulario

ESPAÑOL	FRANÇAIS
<i>arrepentirse</i>	regretter / avoir des remords

ESPAÑOL	FRANÇAIS
<i>el disco (duro / pequeño)</i>	disque (disque dur / petit disque de stockage)
<i>el mechero</i>	briquet (<i>Espagne</i> ; = <i>el encendedor</i>)
<i>la cazadora</i>	blouson (<i>Espagne</i> ; = <i>la chaqueta</i>)
<i>el cristal</i>	verre / vitre (<i>ici : un bureau tout en verre, luxueux</i>)
<i>la papelería</i>	papeterie (la boutique)
<i>el letrero</i>	écriteau / panneau
<i>ensayar</i>	répéter / s'entraîner (à dire qqch)
<i>agarrar</i>	attraper / empoigner
<i>echarse hacia atrás (en)</i>	se renverser en arrière (contre)
<i>sumar</i>	additionner
<i>el juzgado</i>	le tribunal / le palais de justice
<i>hundir (a alguien)</i>	couler / faire tomber (quelqu'un)
<i>ingenuo/a</i>	naïf / naïve

Note de grammaire — *llevar* + durée + gérondif : « être en train de faire qqch depuis... ». L'espagnol a une façon très courante et bien à lui de dire *desde* combien de

temps quelque chose dure — et il n'emploie justement **pas** le verbe *avoir* comme le ferait le français. Il emploie *llevar* :

llevar + (durée) + -ando / -iendo

- *Mi clienta lleva dos meses con esto encima.* → « Ma cliente a ça sur le dos **depuis deux mois.** »
- *La pregunta que llevaba semanas esperándolo.* → « La question qui l'attendait **depuis des semaines.** »
- *Te pago desde hace tres años* (chap. 10) est la construction cousine — *desde hace* + durée marque aussi « depuis X temps ».

Le piège pour un francophone : en français on dit naturellement « ça fait deux mois qu'elle a ça » ou « elle a ça depuis deux mois », et on serait tenté de calquer avec *haber* (*ha tenido*). L'espagnol préfère *lleva dos meses teniéndolo* / *lleva dos meses con esto*. Retiens *llevar* + durée comme un moule figé pour « faire qqch depuis... » : *llevo una hora esperando* = « ça fait une heure que j'attends ».

(Note sur le castillan : ce chapitre reste au singulier **tú** /**usted** — Mateo s'adresse à Sofía en **usted** — donc aucun **vosotros** n'apparaît ici. En français, vous* sert à la fois de vouvoiement singulier et de pluriel, si bien qu'il n'existe pas d'équivalent exact du **vosotros** espagnol, le « vous » familier de groupe ; tu le croiseras quand un personnage s'adressera à plusieurs proches à la fois.)*

Résumé : La veille du procès, Mateo agit enfin. Quelques jours plus tôt, la nuit avant que Víctor ne lui fasse « supprimer » la vidéo, il en avait discrètement copié l'original sur un petit disque — la preuve existe donc toujours. Il l'apporte à l'avocate de Clara, Sofía, dans son petit cabinet bénévole à Madrid. Il pose le disque sur son bureau et lui dit sans détour ce qu'on y voit : Víctor portant la main sur Clara avant le coup de pied, preuve qu'il s'agissait de légitime défense. Quand Sofía lui demande depuis quand il l'a, il avoue « depuis le début », sans la moindre excuse. Elle lui dit qu'il a fait ce qu'il fallait — aujourd'hui, après deux mois à faire le contraire — et que seule la seconde

partie comptera pour sa cliente. Une part de lui était venue en espérant un merci ; il n'y en a pas. Il repart en sachant que la vidéo innocentera Clara dès le lendemain et, du même geste, lui révélera qu'il a gardé la preuve tout ce temps — la sauvant et la perdant d'un seul acte.

Capítulo 12 — Diez segundos

Ganó en cinco minutos.

Clara lo había imaginado de otra forma. Dos meses imaginándolo: el juzgado lleno, los abogados de pie, ella explicando por fin, delante de todos, lo que había pasado en esa avenida. Había preparado frases. Las había repetido en el autobús¹, en la cama, en la ducha².

No hizo falta ninguna.

La sala era pequeña y casi vacía. Mientras esperaban al juez, Clara hizo lo que siempre hacía: miró a la gente. Bea no había podido venir. Sofía, a su lado, repasaba sus papeles. Los del otro lado, serios, de traje. Y, sin decidirlo, sin querer admitirlo, los ojos de Clara empezaron a buscar entre las pocas caras una en particular. Una cámara grande. El hombre que no se había reído ese día. No estaba ahí, claro. ¿Por qué iba a estar? No tenía

ninguna razón para venir, y ella ninguna para buscarlo. Apartó la vista y se dijo que no le importaba.

El abogado Fuentes llegó tarde, con la cara gris. Habló en voz baja con el juez. Sofía, a su lado, no dijo casi nada; solo deslizó³ una carpeta sobre la mesa y esperó, muy quieta, con las manos juntas. Y entonces, sin gritos, sin discurso, sin público, el caso simplemente se cayó. Retiraron⁴ la demanda. El juez dijo unas palabras que Clara no alcanzó a entender del todo, y de pronto todo el mundo se estaba levantando, y se había acabado.

Libre. Así de fácil. Después de dos meses.

Debería haber sentido algo enorme. En el pasillo del juzgado esperó a sentirlo —el alivio, las ganas de llorar, de reírse, de llamar a Bea— y no llegó. Solo había un vacío⁵ raro, como cuando empujas con todas tus fuerzas una puerta que estaba abierta.

—¿Cómo? —le preguntó a Sofía—. ¿Qué ha pasado ahí dentro?

Sofía la llevó a un rincón⁶, lejos de la gente.

—Apareció una prueba —dijo—. Un vídeo.

—¿Qué vídeo?

—El completo. El del día de la protesta, desde antes de la patada.

Clara la miró sin entender.

—No hay ningún vídeo de antes de la patada. Solo está el de internet. El que me hizo famosa por las razones equivocadas.

—Había otro —dijo Sofía—. Una cámara grabó los diez segundos anteriores. Lo que pasó justo antes de que tú levantaras la rodilla.

Y entonces Sofía se lo enseñó, ahí mismo, en la pantalla pequeña de su móvil, el cuerpo girado para que la gente no viera la pantalla, sosteniéndolo cerca de la cara de Clara para que solo ella lo viera.

Clara solo lo vio una vez. Fue suficiente.

Se vio a sí misma en el suelo, las dos manos pegadas al asfalto, pequeña. Y vio a Víctor agacharse⁷ sobre ella con el móvil en alto, buscando su plano⁸, hablándole a su público; y lo vio acercarse más, y más, hasta que dejó de ser un hombre haciendo un *show* y se convirtió en otra cosa. Lo vio ponerle una mano encima a una mujer que no podía moverse, empujarla hacia la cámara como se empuja una cosa, un objeto, algo que estorba⁹. Sin mirarla. Sin verla siquiera¹⁰.

Esa parte —la que durante dos meses se le había quedado borrosa¹¹, la que no había sabido explicarle a nadie— estaba ahí, clarísima, en diez segundos de vídeo.

—Eso —dijo Sofía, bajando el móvil— es por lo que te defendiste. Y por eso se cayó el caso. La cámara cuenta lo que tú no podías. —Hizo una pausa—. Se lo mandé a Fuentes anoche, con una sola línea: o retiran la demanda, o ese vídeo lo ve un juez, y después todo internet. Imagínate a Víctor explicándole eso a sus seguidores. Prefirieron desaparecer. Por eso Fuentes llegó hoy con esa cara.

Clara no dijo nada. Tenía la garganta cerrada. Una parte de ella quería abrazar a la mujer que le acababa de devolver la vida. Otra parte solo podía pensar en una pregunta, una sola, que crecía y crecía hasta tapar todo lo demás.

—¿Quién lo tenía? —preguntó—. ¿Quién grabó eso?

Y vio, en la cara de Sofía, que la abogada había estado esperando, y temiendo, exactamente esa pregunta.

—Mateo Cruz —dijo Sofía—. Él me lo trajo. Ayer.

El nombre cayó sobre Clara como algo físico.

El hombre de los ojos verdes. La cámara grande, profesional, al otro lado de la avenida. Por supuesto. Por supuesto que había sido su cámara. Estaba ahí. Siempre había estado ahí, grabándolo todo.

Una hora antes, en esa sala, lo había buscado entre las caras. Lo había buscado *queriendo* encontrarlo. Y ahora le daban su nombre así, como se da una mala noticia.

—Ayer —repitió Clara, despacio—. Te lo trajo ayer.

—Sí.

—¿Y desde cuándo lo tenía?

Sofía no apartó la vista. Era una mujer que daba malas noticias de frente.

—Desde el principio —dijo—. Desde ese mismo día.

El pasillo del juzgado siguió moviéndose alrededor de Clara —gente, voces, pasos— pero ella se había quedado muy quieta, haciendo la cuenta¹² que no quería hacer.

Desde el principio.

Lo tenía el día de la entrevista en la tele, cuando discutieron en directo y ella creyó, por un segundo, que él era distinto. Lo tenía en la mediación. Lo tenía en el piso de ella, esa

noche, cuando lo dejó entrar, cuando bajó la guardia¹³ entera por primera vez en años, cuando pensó *quizás con este sí*. Lo tenía a la mañana siguiente, cuando se fue sin despedirse y ella se sintió como una idiota. Lo tenía en la sede¹⁴, cuando él llegó a explicarse y ella, pegada a él de la forma más ridícula del mundo, por fin lo escuchó, por fin le creyó.

Cada uno de esos momentos. Todos. Con la prueba en el bolsillo.

La noche en el piso se le dio la vuelta en la cabeza y se volvió otra cosa. Ahora tenía dentro a un hombre que sabía algo que la habría salvado, y que no lo dijo. Que la abrazó callándoselo. La memoria no se borró; se ensució¹⁵. Y con una certeza¹⁶ fría, supo que esa noche ya no era suya.

—Me lo guardó —dijo Clara. No era una pregunta—. Dos meses. Mientras yo...

No terminó la frase. Sofía no intentó terminarla por ella.

—Quiere hablar contigo —dijo Sofía, con cuidado—. No me lo pidió. Pero lo sé. Lo vi en su cara cuando se fue.

—No.

—Clara.

—No. —Y ahí, por fin, llegó algo que no era vacío. Llegó caliente y rápido y casi le dio gusto sentirlo, después de tanto frío—. ¿Sabes qué es lo peor, Sofía? Que yo lo supe desde el primer día.

—¿Qué supiste?

—Lo que era. Lo vi en la avenida, antes de saber su nombre, antes de nada. Lo vi cruzar a amenazar a Diego y se lo dije a Bea: son todos iguales. El de la cámara, los de los móviles, Víctor, todos. Y todo el mundo me dijo que era injusta, que no juzgara tan rápido. —Se rió, y no fue una risa bonita—. Resulta que tenía razón. Desde el primer segundo tenía razón, y dejé que me convencieran de lo contrario.

—Tener la prueba y traérmela no es lo mismo que no tenerla —dijo Sofía, con voz tranquila—. Él hizo las dos cosas. Las dos son verdad.

—Me da igual la segunda.

—Ya lo sé. —Sofía la miró un momento largo—. Se lo dije a él, también. Que solo te iba a importar una.

Debería haber preguntado qué más había dicho él, por qué justo ayer y no antes. Debería haber querido entender antes de decidir.

Clara ya había decidido. Llevaba decidida desde la avenida; solo había hecho el favor, durante dos meses, de dudarlo. No iba a cometer ese error otra vez.

—Gracias —le dijo a Sofía, y lo dijo de verdad—. Por todo. Ganaste.

—Ganamos —dijo Sofía. Pero no sonó a victoria.

Fuera del juzgado, el sol de la tarde caía igual que aquel día sobre la avenida. Clara se quedó un momento en los escalones, libre, sin demanda, sin nada encima por primera vez en dos meses.

Sacó el móvil. Tenía el número de Mateo todavía, guardado bajo un nombre que ahora le parecía una broma cruel. El pulgar se quedó quieto encima.

Una pregunta. Una sola, y a lo mejor todo era distinto.

Pero ella no hacía preguntas. Ella ya sabía las respuestas; siempre las había sabido. Esa era su gracia¹⁷.

Borró el número y guardó el móvil.

Y bajó los escalones hacia la calle, segura, ligera, terriblemente sola.

Vocabulario

ESPAÑOL	FRANÇAIS
<i>el autobús</i>	le bus / l'autobus

ESPAÑOL	FRANÇAIS
<i>la ducha</i>	la douche
<i>deslizar</i>	faire glisser (quelque chose)
<i>retirar (una demanda)</i>	retirer / abandonner (une plainte, une action en justice)
<i>el vacío</i>	le vide
<i>el rincón</i>	le coin (d'une pièce)
<i>agacharse</i>	se baisser / s'accroupir
<i>el plano</i>	le plan / le cadrage (au cinéma, en vidéo)
<i>estorbar</i>	gêner / être dans le passage
<i>siquiera</i>	même (ne... même pas)
<i>borroso/a</i>	flou / brouillé / confus
<i>hacer la cuenta</i>	faire le calcul / additionner
<i>bajar la guardia</i>	baisser sa garde
<i>la sede</i>	le siège / le QG (du groupe)
<i>ensuciarse</i>	se salir / être souillé, gâché
<i>la certeza</i>	la certitude
<i>la gracia</i>	le charme / le don / le truc (à soi)

Note de grammaire — le « *habría + participe* » irréel (ce qui *serait arrivé*).

Ce chapitre s'appuie beaucoup sur le **conditionnel passé** pour imaginer les chemins non pris :

habría + participe passé → « *aurait...* »

- *Debería haber sentido algo enorme.* → « Elle **aurait dû ressentir** quelque chose d'énorme. »
- *Una mujer menos segura habría preguntado.* → « Une femme moins sûre d'elle **aurait demandé.** »
- *Una mujer menos segura habría querido entender antes de decidir.* → « Une femme moins sûre d'elle **aurait voulu** comprendre avant de décider. »

C'est la langue du regret et du chemin non choisi — exactement l'humeur de ce chapitre. Tu possèdes déjà ce mouvement en français (« elle aurait demandé, mais... ») : l'espagnol le construit pareil, avec *habría* qui joue le rôle de ton « aurait » + le participe. Et son cousin *debería haber sentido* = « elle aurait dû ressentir » : *deber* (devoir) + *haber* + participe — comme ton conditionnel passé de « devoir ».

Une remarque sur l'espagnol d'Espagne au passage : quelques mots de tous les jours ici sont les formes propres à l'Espagne qu'un apprenant habitué à l'espagnol d'Amérique latine doit repérer — **el móvil** (le portable), **el piso** (l'appartement), **el ordenador** (l'ordinateur — absent de ce chapitre, mais c'est son cousin), **el vídeo** (avec le *í* accentué, *video*, contre le latino-américain *video*) et **el autobús** pour le bus. Même histoire, vocabulaire de Madrid.

Résumé : Clara gagne son procès en quelques minutes — la plainte est retirée — et la victoire a un goût étrangement vide. Son avocate Sofía lui explique pourquoi : une vidéo a fait surface, montrant les dix secondes qui précèdent le coup de genou, le moment où Víctor pose les mains sur elle alors qu'elle était coincée, ce qui prouve la légitime défense. Puis Sofía lui dit qui a filmé la scène et l'a apportée — Mateo — et qu'il gardait ces images depuis le tout premier jour, à travers leur nuit ensemble et à travers la réconciliation, sans rien dire. Clara décide que ce secret prouve qu'elle avait raison

sur lui depuis le début, sur cette avenue de Madrid. Elle refuse d'entendre sa version, efface son numéro et s'en va, libre et seule, certaine d'avoir eu raison.

Capítulo 13 — Ganar

Lo raro de ganar era lo poco que cambiaba.

Clara lo había imaginado distinto. Pensó que el día que se cayera la demanda iba a despertarse ligera¹, nueva, sin la mochila de piedras que llevaba dos meses cargando en la espalda. Pero la mañana siguiente fue igual que todas. El despertador a la misma hora. El mismo café aguado². El mismo camino al trabajo. La piedra³ seguía ahí; solo que ahora no tenía nombre, ni fecha de juicio, ni abogado del otro lado.

En la oficina de Rebelión Verde, todos la abrazaron. Le hicieron una tarta. Diego dio un discurso pequeño y torpe sobre la justicia y sobre no dejar sola a la gente, y todos aplaudieron, y Clara sonrió y dijo gracias, gracias, de verdad, gracias. Comió un trozo de tarta. Estaba buena. No sintió nada.

—Tienes cara de cansada —le dijo Bea esa noche, en el piso, con los pies sobre la mesa—. Has ganado, Clara. Se supone que esta es la parte feliz.

—Estoy feliz.

—Tienes cara de funeral.

—Es mi cara de feliz. —Clara intentó sonreír para probarlo y le salió mal—. Estoy cansada, nada más. Dos meses cansan.

Bea la miró un momento, de esa forma en que la miraba cuando no le creía nada. Pero no insistió. Esa era una de las grandes cosas de Bea: sabía cuándo callarse.

El problema era el silencio.

Durante dos meses, la demanda había llenado todo. Había sido un ruido constante: papeles, citas con Sofía, llamadas, la rabia⁴, el miedo, las frases que ensayaba⁵ para el juicio que nunca pasó. Ese ruido le había tapado⁶ otro,

uno más viejo y más callado, y ahora que el primero se había ido, el segundo se oía clarísimo.

No quería ponerle nombre a ese segundo ruido. Pero tenía la cara de alguien muy concreto.

Se sorprendía pensando en él en los peores momentos. En el autobús, mirando por la ventana. En la ducha. A las tres de la mañana, con la luz del techo apagada y el móvil boca abajo en la mesilla⁷. Pensaba en la noche en su piso, y cada vez la memoria le dolía de una forma nueva, porque ahora sabía que mientras él la abrazaba, traía la prueba en el bolsillo. La memoria seguía siendo bonita. Ese era el problema. Seguía siendo la noche más bonita en años, y eso la hacía sentir todavía más tonta.

—Lo bueno —le dijo a Bea otro día— es que tenía razón. Desde el primer segundo. ¿Te acuerdas? En la avenida. Te dije: son todos iguales.

—Me acuerdo —dijo Bea, con cuidado.

—Pues ya está. Tenía razón.

—Ajá. —Bea removía su café sin tomarlo—. ¿Y eso por qué te tiene así?

—No me tiene de ninguna forma.

—Clara. —Bea dejó la cuchara—. Llevas tres semanas diciéndome que tenías razón. La gente que de verdad tiene razón no lo repite tanto.

Clara abrió la boca para contestar y no encontró nada. Por primera vez en mucho tiempo, no encontró nada.

Le llegaban cosas de él sin buscarlas.

Rafa, el amigo en común, soltó⁸ en una comida que Mateo se había peleado con Víctor. No una pelea cualquiera: se había ido. Dimitió⁹. Dejó el trabajo, el sueldo, todo. Según Rafa, Víctor andaba furioso, contándole a quien lo escuchara que Mateo era un traidor, un desagradecido¹⁰. Y según Rafa —que lo decía como quien no quiere darle importancia, pero la miraba a ella mientras lo decía— Mateo

estaba metido en un proyecto suyo, por fin, algo de un local, un sitio grande, todavía a medias.

—Paredes para escalar¹¹ —dijo Rafa—. Y no sé qué de un túnel de viento. Cosas para que la gente juegue, dijo. Lleva años hablando de eso. Yo creía que nunca lo iba a hacer.

Algo se le movió a Clara en el pecho, y no le gustó. Bajó la mirada al plato.

—Qué bien por él —dijo, y sonó plano hasta a ella.

No preguntó nada más. Comió, asintió, cambió de tema. Pero esa noche, en la cama, se quedó pensando en un hombre construyendo un lugar para que la gente juegue, y le pareció lo más lejano que existía de Víctor agachado sobre ella con un teléfono en alto, buscando su plano.

No cuadraba¹². Eso era lo que la molestaba. Tenía dos Mateos en la cabeza y no cuadraban. El que la guardó dos meses, y el que dimitió de

todo y se fue a construir un sitio para que la gente saltara¹³ y se riera. Su certeza solo dejaba espacio para uno.

Volvió a jugar al juego una vez. Sola, sin Bea, en una cafetería, esperando un café que tardaba.

Era un viejo hábito: mirar a la gente y decidir quién era cada cual. La señora de la esquina, divorciada, tres gatos. El chico del rincón, enamorado de alguien que no le hace caso. Antes era automático, rapidísimo, un placer pequeño y seguro. Clara miraba y sabía.

Esa tarde miró a una mujer en la mesa de enfrente —traje, móvil, prisa— y pensó, por reflejo: ejecutiva, fría, no tiene tiempo para nadie. Y luego la mujer sacó del bolso un dibujo de niño, todo rayas¹⁴ y soles, y lo pegó en su portátil con mucho cuidado, sonriendo sola, y se le suavizó toda la cara.

Clara apartó la vista.

Antes ese juego nunca fallaba. O ella nunca se había fijado en cuándo fallaba. Se preguntó, por primera vez, cuántas veces había mirado a alguien, había decidido quién era en un segundo, y se había levantado de la silla sin quedarse a ver el dibujo de niño.

Era una pregunta incómoda. La empujó¹⁵ a un rincón de la cabeza, donde ya empezaba a juntarse, en silencio, un montón de preguntas incómodas que ella no acostumbraba a hacerse.

El número ya no estaba. Lo había borrado en los escalones del juzgado, segura, ligera, terriblemente sola.

Pero el nombre seguía. *El hombre de los ojos verdes*, así lo había guardado, hacía meses, como una broma para Bea. Ahora el número estaba borrado y el nombre seguía flotando, sin número detrás, inútil, como la llave de una puerta que ya no existía.

Una noche lo escribió en el buscador del móvil, nada más para verlo. Apareció una nota vieja: una entrevista de hace años, Mateo Cruz,

productor, hablando de un proyecto que entonces era solo un sueño. “Quiero hacer un lugar donde la gente se sienta tonta de la buena manera”, decía la cita. “Donde se caiga y se ría y vuelva a subir. Hay muy pocos lugares así para los adultos.”

Clara leyó la frase tres veces. Luego apagó la pantalla y se quedó mirando el techo en la oscuridad.

Tenía razón desde el primer segundo, se repitió. Son todos iguales.

Pero la frase, que durante dos meses había sido un escudo¹⁶, esa noche sonó distinta. Hueca.

Y debajo de toda la certeza, una pregunta pequeñísima levantó la cabeza. Clara la empujó hacia abajo otra vez, y se durmió.

Vocabulario

ESPAÑOL	FRANÇAIS
<i>ligero/a</i>	<i>léger/légère (de poids ; ici, délivrée de son fardeau)</i>

ESPAÑOL	FRANÇAIS
<i>aguado/a</i>	allongé / fade (<i>en parlant d'un café</i>)
<i>la piedra</i>	la pierre (<i>ici, le poids qui pèse sur elle</i>)
<i>la rabia</i>	la rage / la fureur
<i>ensayar</i>	répéter / s'entraîner
<i>tapar</i>	couvrir / étouffer (<i>un bruit</i>)
<i>la mesilla</i>	la table de nuit / la table de chevet (<i>Espagne ; = la mesilla de noche</i>)
<i>soltar</i>	lâcher / laisser échapper (<i>une parole</i>)
<i>dimitir</i>	démissionner (<i>d'un emploi</i>)
<i>desagradecido/a</i>	ingrat(e)
<i>escalar</i>	grimper / faire de l'escalade
<i>cuadrar</i>	coller / concorder
<i>saltar</i>	sauter / rebondir
<i>las rayas</i>	des traits / des gribouillis
<i>empujar</i>	pousser / repousser
<i>el escudo</i>	le bouclier

Note de grammaire — l'imparfait pour les habitudes et les situations qui durent (l'arrière-plan du passé).

Ce chapitre baigne dans l'**imparfait** parce qu'il décrit *comment les choses étaient, encore et encore* — des routines, des habitudes, un état qui se prolonge — et non des événements ponctuels et achevés. Bonne nouvelle pour toi : c'est exactement la même intuition qu'en français. Là où le français dirait « *elle regardait* », « *c'était automatique* », l'espagnol emploie son propre imparfait :

miraba a la gente y **sabía** → « elle regardait les gens et savait » el juego nunca **fallaba** → « le jeu ne ratait jamais » antes **era** automático → « avant, c'était automatique »

Compare avec les actions uniques et terminées, qui basculent vers le **pretérito** (le passé simple / passé composé) : Clara **apartó** la vista (« elle **détourna** le regard » — un seul instant), lo **escribió** en el buscador (« elle le **tapa** dans la barre de recherche »). Tu connais déjà ce contraste : *« je **lisais** quand le téléphone **a sonné ». L'espagnol marque la même chose sur le

verbe : l'imparfait pour la toile de fond qui dure ou se répète, le pretérito pour ce qui arrive une fois et s'achève.*

*(Vocabulaire castillan de ce chapitre, pour qui aurait l'habitude de l'espagnol d'Amérique latine : **piso** = appartement (Amérique lat. departamento), **móvil** = téléphone portable (celular), **autobús** = bus (camión), **ducha** = douche (regadera), **portátil** = ordinateur portable (laptop/computadora), **tarta** = gâteau (pastel), **mesilla** = table de nuit (buró), et le verbe **dimitir** pour démissionner d'un emploi.)*

Résumé : Clara a gagné, mais la victoire ne lui fait rien — la vie continue exactement comme avant à Madrid, et le vacarme permanent du procès n'a fait que laisser la place à une douleur plus ancienne et plus silencieuse qu'elle refuse de nommer. Elle ne cesse de répéter à son amie Bea qu'elle avait raison sur Mateo dès la première seconde, et Bea lui fait gentiment remarquer que les gens qui ont vraiment raison ne le répètent pas autant. Les nouvelles lui arrivent par ricochet : Mateo a quitté Víctor pour de bon et construit enfin son propre lieu — un endroit pour que les

adultes jouent, tombent et rient — et Clara n'arrive pas à faire coïncider cet homme avec celui qui a caché la vidéo. En rejouant à son vieux jeu où elle « lit » les inconnus, elle se trompe sur une femme et se demande, pour la première fois, combien de fois ses verdicts instantanés ont été faux. Elle a effacé son numéro, mais pas la question qui se cache dessous, et un tout petit doute qu'elle s'obstine à refouler commence à remuer.

Capítulo 14 — Una pregunta

Volvió a Rebelión Verde porque no sabía qué otra cosa hacer con las tardes.

La demanda se había acabado, y con ella la razón que la había tenido corriendo dos meses. Ahora las horas eran largas y vacías, y la sede¹, con su olor a café malo y a cartón², era el único lugar donde alguien todavía la esperaba. Así que volvió. Dobló pancartas³. Contestó correos. Se sentó en las reuniones sin decir mucho, ella, que antes hablaba siempre.

Bea lo había notado.

—Estás rara —le dijo una tarde, mientras llenaban cajas—. Más callada. Te hace bien, no creas. Das menos miedo.

Clara sonrió, pero no le salió la respuesta rápida de siempre. Cada vez le salían menos. Al borrar el número en los escalones del juzgado, parecía que había apagado algo más, y ahora todo le llegaba a medio volumen.

Diego estaba en el rincón de siempre, pegando⁴ etiquetas en unos cubos⁵ nuevos. Lo miró un momento. Diego, que había dado aquel discurso torpe sobre no dejar sola a la gente. Diego, que estaba en la avenida ese día, del otro lado de todo.

Y entonces, sin pensarlo bien, sin decidirlo del todo, dejó la caja y fue hacia él.

—Diego.

—¿Mmm? —No levantó la vista de los cubos.

Clara no supo bien cómo empezar. Llevaba la pregunta encima desde hacía días, pequeña, molesta, una piedrecita en el zapato. La había empujado hacia abajo mil veces. Pero ya no tenía demanda, ni rabia⁶ que la mantuviera ocupada, y la piedrecita seguía ahí.

—El día de la avenida —dijo—. El de la patada.
¿Te acuerdas?

Diego soltó una risa corta.

—No se me olvida.

—Hubo un momento... —Clara buscó las palabras—. Mateo. Mateo Cruz. El de la cámara, el que después vino aquí un par de veces. Ese día, en la avenida, cruzó hacia ti entre la gente. Te agarró del hombro y te dijo algo, casi gritando, al oído. ¿Te acuerdas?

Diego dejó la etiqueta a medio pegar.

—Claro que me acuerdo —dijo—. El de la cámara grande. El de Víctor. —Frunció⁷ el ceño—. ¿Qué pasa con eso?

—¿Qué te dijo ese día? —El corazón de Clara empezó a latir más fuerte, sin permiso.

—¿Por qué?

—Tú dímelo. Por favor.

Diego se encogió de hombros⁸. Para él era la cosa más sencilla del mundo.

—Me dijo que te buscara un abogado —dijo—. A ti. Que el tío ese, El Alfa, te iba a demandar, que ya lo conocía, que así funcionaba. Que no te dejáramos sola en eso. —Diego volvió a su etiqueta—. La verdad, en el momento no le entendí bien, con tanto ruido. Pensé que estaba loco. Y mira: a la semana llegó la demanda. Tenía toda la razón.

El mundo se quedó muy quieto alrededor de Clara.

—Espera —dijo. Su voz salió rara—. ¿No te amenazó?

Diego la miró por fin, confundido.

—¿Amenazarme? —Casi se rió—. No, Clara. Para nada. Me estaba avisando⁹. Fue el único que vio venir la demanda. Yo creí que era otro idiota de los de Víctor, pero no. Ese tío¹⁰ te estaba cuidando.

Ese tío te estaba cuidando.

Clara no recordaba haberse sentado, pero estaba sentada, en una de las sillas plegables¹¹, con las manos frías.

Lo vio todo otra vez, de golpe, pero al revés.

Lo vio cruzar la avenida hacia Diego, y esta vez no vio a un matón¹² amenazando al líder de los activistas. Vio a un hombre que acababa de quitarle de encima a Víctor, que tenía el vídeo en la cámara, que en lugar de irse cruzó entre los gritos para avisar a un desconocido: *buscadle un abogado, no la dejéis sola*. Mientras ella, en el suelo, lo miraba y pensaba: *son todos iguales*.

Lo había decidido en un segundo. Desde el primer segundo. Y había estado equivocada en cada uno de los segundos que vinieron después.

Un hombre demasiado callado para decirle *te estoy salvando*, y demasiado decente para dejar de hacerlo. Y ella, en los escalones del juzgado, había borrado su número, segura, *segura*, como siempre.

Tenía razón, le había dicho a Bea, una y otra vez.
Lo supe desde el primer día. Había sabido todo.
Todo menos eso.

Y la cura, pensó, con un nudo¹³ en la garganta,
había sido siempre tan barata. Una pregunta.
Tres palabras a Diego: *¿qué te dijo?* Y no la había
hecho nunca, en dos meses, ni una vez.

Se quedó mirando sus propias manos frías, sin
reconocerlas del todo.

—¿Clara? —Bea estaba de pie frente a ella, con
una caja en los brazos—. Te has puesto blanca.
¿Qué ha pasado?

Clara levantó la vista hacia su amiga. Le costó
hablar.

—¿Te acuerdas de lo que te dije en la avenida?
—dijo—. ¿Que eran todos iguales?

—Me acuerdo.

—Estaba equivocada. —Las palabras le sonaron extrañas en la boca, nuevas, como un idioma que no había usado nunca—. Bea. Estaba tan equivocada.

Bea dejó la caja en el suelo, despacio, y se sentó a su lado, y no dijo *te lo dije*, porque era buena amiga. Solo esperó.

—Lo borré —dijo Clara—. Su número. Lo borré.

—Los números se pueden volver a conseguir.

—Le cerré la puerta en la cara. Le grité a Sofía que no quería oírlo. Le dije que me daba igual.

—Se tapó¹⁴ la cara con las manos—. ¿Cómo le explico ahora que estaba...? Llevo dos meses jurando que tenía razón. ¿Cómo vuelvo de eso?

—No sé —dijo Bea—. Pero “no sé” es mucho mejor sitio que donde estabas la semana pasada.

Clara se rió, una risa rota, con los ojos llenos.

Rafa le había dicho dónde andaba metido Mateo. Un local a medias, paredes para escalar, un sitio para que la gente jugara. No quedaba lejos. Nunca había quedado lejos; esa era la peor parte.

Se limpió la cara con la manga. Sacó el móvil, miró la pantalla un segundo, y volvió a guardarlo. Un mensaje no. Eso no.

Algunas cosas, decidió, hay que decirlas en persona. Sobre todo cuando una se ha pasado dos meses tan segura, y por una vez en la vida, no tiene ni idea de qué va a pasar.

Vocabulario

ESPAÑOL	FRANÇAIS
<i>la sede</i>	le siège / le QG (la base du groupe)
<i>el cartón</i>	le carton
<i>la pancarta</i>	la banderole / la pancarte (de manifestation)
<i>pegar</i>	coller
<i>el cubo</i>	le seau (espagnol d'Espagne ; en Amér. lat. la cubeta)
<i>la rabia</i>	la rage / la fureur

ESPAÑOL	FRANÇAIS
<i>fruncir (el ceño)</i>	froncer (les sourcils)
<i>encogerse de hombros</i>	hausser les épaules
<i>avisar</i>	prévenir / avertir
<i>el tío</i>	le gars / le type (<i>familier, espagnol d'Espagne ; en Amér. lat. el cuate</i>)
<i>plegable</i>	pliant(e) (<i>une chaise</i>)
<i>el matón</i>	la brute / le gros bras
<i>el nudo</i>	le nœud (<i>ici, une boule dans la gorge</i>)
<i>taparse</i>	se couvrir (le visage)

Note de grammaire — l'imparfait pour « le moment déjà en cours » (*estaba* + *-ndo*).

Tout le chapitre tient sur une phrase : « ***Me estaba avisando.*** » (« Il était en train de me prévenir. ») L'espagnol construit le passé continu exactement comme le français le ferait avec *être en train de* : une forme passée de *estar* + le **gérondif** (*-ando* / *-iendo*) :

estaba avisando → « il était en train de **prévenir** »
te estaba cuidando → « il était en train de **veiller sur toi** »

Cela décrit une action *saisie en plein déroulement* dans le passé — et c'est tout l'enjeu émotionnel ici : la chose était déjà vraie, déjà en cours, pendant que Clara voyait tout autre chose. Compare avec le simple passé *me avisó* (« il m'a prévenue » — un fait achevé) ; le continu *me estaba avisando* s'attarde sur l'instant tel qu'il se déroulait, l'instant qu'elle a mal lu. Tu possèdes déjà ce contraste en français : l'imparfait « il *l'aidait* depuis le début » contre le passé composé « il *l'a aidée* ». L'espagnol, lui, le marque avec *estar* + le gérondif.

Note de grammaire : quand Clara rejoue la scène, l'avertissement crié de Mateo au groupe sort en **vosotros** — le « vous » familier de pluriel propre à l'Espagne : *buscadle un abogado* (« trouvez-lui un avocat »), *no la dejéis sola* (« ne la laissez pas seule »). C'est l'impératif *vosotros* (*buscad*, *dejad*), la forme négative passant au subjonctif (*no... dejéis*). Ici le français aide moins : notre *vous* couvre à la fois le vouvoiement de politesse et le pluriel, donc il n'y a pas d'équivalent exact de *vosotros* — vois-le comme le *vous*

que tu emploierais avec un groupe d'amis. (L'Amérique latine dirait *búsquenle / no la dejen*, avec *ustedes*.)

Résumé : À la dérive et plus silencieuse depuis la fin du procès, Clara retourne au local des militants et trouve enfin le courage de poser à Diego la question qu'elle évite depuis deux mois : qu'est-ce que l'homme à la caméra lui a vraiment dit, ce jour-là, sur l'avenue de Madrid ? La réponse de Diego renverse tout — Mateo ne le menaçait pas, il prévenait le groupe de trouver un avocat à Clara parce que Víctor allait la poursuivre en justice. Il la protégeait depuis la toute première seconde. Clara revoit toute l'histoire à l'envers et comprend qu'elle s'est trompée sur lui à chaque étape, sûre d'elle là où elle aurait dû demander. Le remède n'a jamais été qu'une seule question, gratuite, qu'elle était trop fière pour poser. Bouleversée, elle avoue à Bea qu'elle s'était trompée et décide d'aller retrouver Mateo pour le lui dire en personne — sans, pour une fois, la moindre idée de la suite.

Capítulo 15 — Otra vez la calle

Había una manifestación¹ en la Castellana, y Clara no estaba pegada al suelo.

Esa era la primera diferencia. Estaba de pie, en la acera², con las manos libres, mirando desde la orilla³ como cualquier persona que pasa. La segunda diferencia era por qué había venido. No traía pancarta. No venía a pegarse a nada. Venía a buscar a un hombre, y Rafa le había dicho que a veces todavía cogía trabajo en la calle, por su cuenta, mientras el local abría.

Había gente, ruido, pancartas verdes, una bocina⁴ que repetía consignas⁵. El sol pegaba fuerte sobre el asfalto. Todo se parecía tanto a aquel otro día —el mismo lugar, el mismo calor, los mismos cantos— que por un segundo Clara sintió que el tiempo se había doblado sobre sí mismo, y que si miraba hacia abajo iba a verse otra vez con las manos pegadas a la calle, furiosa y segura.

Pero no. Esta vez estaba de pie. Esta vez había venido a mirar bien.

Y entonces lo vio.

Estaba del otro lado, cerca de un grupo de jóvenes con camisetas⁶ de otra organización, con la cámara al hombro. La misma cámara grande de siempre. Filmaba a los manifestantes despacio, con cuidado, buscándoles la cara buena, el gesto bueno. No había ningún logotipo de El Alfa por ningún lado. No había móvil en alto, ni nadie agachado buscando su mejor ángulo. Solo un hombre haciendo su trabajo, filmando a la gente como si la gente importara.

Clara jugó el juego una última vez.

Lo miró desde lejos, como había mirado a mil desconocidos, y se obligó a leerlo de cero, sin nombre, sin historia. ¿Y *ese*?, se preguntó, como aquella tarde con Bea. ¿*Quién es ese*?

Y por primera vez en su vida, la respuesta le llegó despacio, con dudas, sin esa certeza dura de siempre. *Un hombre que filma a la gente para que*

se vea bien. Que vino solo, sin paga grande, a un lugar donde ya no le toca estar. Era el hombre de la taquería, pensó. El que una noche le había dicho, medio avergonzado, que quería abrir un sitio para que la gente jugara, se cayera y se riera. El que ella le dijo que dejara salir más a menudo. Lo había dejado salir. Estaba ahí, del otro lado de la calle, filmando a la gente como si valiera la pena.

El juego, por fin, le había salido bien. Llegó tarde, pero le salió bien.

Cruzó la calle.

Él la vio cuando ya estaba a medio camino, y bajó la cámara despacio, como si no creyera del todo lo que veía. No sonrió. No la saludó. Se quedó muy quieto, esperando, y en su cara había cuidado, la cara de alguien que ya recibió un portazo⁷ una vez y no piensa empujar la puerta otra vez.

Clara tragó saliva⁸ y no terminó el paso que había empezado a dar hacia él.

—Hola —dijo Clara, y la voz le salió pequeña.

—Hola.

Se quedaron parados en medio de la acera, con la manifestación cantando atrás, dos personas quietas en mitad del ruido.

—Hablé con Diego —dijo ella.

Mateo no dijo nada. Pero algo se movió en sus ojos, y Clara supo que había entendido todo de golpe: qué le había preguntado a Diego, y qué le había contestado Diego, y por qué estaba ella ahí, parada frente a él, dos meses tarde.

—Me dijo lo que le dijiste ese día —siguió Clara—. En la avenida. Que le pediste que me consiguiera un abogado. Que sabías que Víctor me iba a demandar. —Tragó saliva—. Yo creí que lo estabas amenazando, Mateo. Llevo dos años... no. Llevo dos meses jurando que tenía razón sobre ti. Y me equivoqué. Desde el primer segundo me equivoqué.

—Clara...

—Déjame terminar, por favor, porque ensayé esto en el autobús y se me va a olvidar. —Se rió, una risa nerviosa, con los ojos brillando—. Cuando saliste de mi piso esa noche sin despertarme, pensé que me habías usado. Y te habías ido para cuidarme. Siempre te estabas yendo para cuidarme, y yo siempre lo leía al revés.

Mateo abrió la boca, y ella levantó la mano.

—Lo del vídeo estuvo mal —dijo, más bajo—. Eso sí. Te lo guardaste mucho tiempo, y me dolió, y no te voy a decir que no me dolió. Pero tú me devolviste mi vida con ese vídeo, y yo te borré el número en los escalones del juzgado sin dejarte hablar. Los dos hicimos algo feo. La diferencia es que tú, al final, hiciste lo correcto. Y yo cerré la puerta y me felicité por tener razón.

Se le quebró la voz en la última palabra. Se limpió la cara con la manga, rápido, enfadada consigo misma.

—Vine a hacerte una pregunta —dijo—. Una sola. Dos meses tarde, pero te la vengo a hacer en persona, porque por una vez en mi vida no estoy segura de la respuesta. —Respiró—. ¿Es demasiado tarde?

Mateo la miró un largo rato. No contestó enseguida, y cada segundo de ese silencio se le hizo a Clara más largo que los dos meses.

La manifestación seguía atrás, lejana ahora, como si el ruido le pasara a otra gente. Por fin, Mateo dejó la cámara colgando del hombro, dio un paso, y le quitó con el pulgar una lágrima que ella no había alcanzado a limpiar.

—Llevo semanas inventando razones para pasar por tu calle —dijo—. No es demasiado tarde, Clara.

—Te grité a través de una puerta.

—Yo me callé un vídeo dos meses. —Una esquina de su boca se levantó, apenas—. Creo que estamos a mano⁹ en eso de portarnos como idiotas.

Clara soltó una risa rota, de alivio, y el sonido se le mezcló con las lágrimas.

—Te leí mal el primer día —dijo ella—. Para que conste¹⁰. Yo, que leía a todo el mundo. A ti te leí pésimo.

—Lo sé. —Ahora sí sonrió, esa sonrisa tranquila que ella conocía—. Me dijiste arrogante delante de toda una avenida.

—Eras un poco arrogante.

—Y tú le pegaste una patada a mi jefe.

—Se la merecía.

—Se la merecía —dijo Mateo, y ya estaban los dos sonriendo como tontos en medio de la calle.

Él le puso una mano en la mejilla. Ella no se movió. Esta vez no se movió.

—¿Y ahora? —preguntó él, muy cerca.

—No sé —dijo Clara, y por primera vez decirlo no le dio miedo—. No tengo ni idea. Te juro que no tengo ni idea de qué va a pasar.

—Bien —dijo Mateo—. Yo tampoco.

Y la besó, ahí, en la misma calle donde se habían odiado, con la cámara colgando y la manifestación cantando atrás, y por una vez Clara no quiso saber cómo iba a terminar.

Cerró las manos en su espalda y se quedó pegada a él. Esta vez porque quiso.

Vocabulario

ESPAÑOL	FRANÇAIS
<i>la manifestación</i>	une manifestation / un défilé
<i>la acera</i>	le trottoir
<i>la orilla</i>	le bord / le côté
<i>la bocina</i>	un mégaphone / un klaxon
<i>la consigna</i>	un slogan (de manifestation)
<i>la camiseta</i>	un tee-shirt
<i>el portazo</i>	une porte claquée (au nez de quelqu'un)
<i>tragar saliva</i>	déglutir / ravalier sa salive
<i>estar a mano</i>	être quitte (l'un envers l'autre)

ESPAÑOL	FRANÇAIS
<i>para que conste</i>	pour que ce soit dit / pour mémoire

Note de grammaire — *seguir* + gérondif pour dire « toujours / continuer à » (une action qui ne s’est pas arrêtée).

Une tournure B1 bien utile dans ce chapitre : ***seguir* + le gérondif** (-ando / -iendo) pour dire qu’une action *se poursuit encore* — « continuer à... », « être encore en train de... » :

la manifestación ***seguía*** atrás → « la manifestation était **toujours** là, derrière »

(Et avec un gérondif : *seguía cantando* = « continuait à chanter / chantait encore ».) C’est le pendant naturel de *estar* + gérondif (ch. 14) : là où *estaba cantando* veut juste dire « chantait », *seguir* ajoute l’idée que ça **ne s’était pas arrêté** — « continuait à », « encore ». Pour un francophone, le réflexe est de tout faire porter par un adverbe (*encore, toujours*) ou par *continuer à* + infinitif ; l’espagnol, lui, plie cette nuance dans le verbe lui-même. Toute la forme

émotionnelle du chapitre est dans ce *seguir* : la manifestation continue, l'attirance était toujours là, l'homme revenait sans cesse — la vie qui suit son cours pendant que Clara, enfin, la rattrape.

Une petite remarque péninsulaire à signaler, puisque l'espagnol employé ici est le castillan : là où un hispanophone d'Amérique latine dirait *coger trabajo* sans y penser, ce chapitre emploie aussi **piso** (« appartement », pas *departamento*), **móvil** (« portable », pas *celular*), **autobús** (pas *camión*), **acera** (« trottoir », pas *banqueta*) et **vídeo** (avec l'accent, *video*, pas *video*) — ces petits échanges de mots du quotidien sont le marqueur le plus stable de l'espagnol d'Espagne, plus encore que la grammaire.

Résumé : Clara part retrouver Mateo et l'histoire boucle la boucle, de retour dans la rue : une nouvelle manifestation sur la même avenue — le Paseo de la Castellana, à Madrid — mais cette fois elle se tient debout et libre sur le trottoir, plus collée au sol, et elle est venue pour regarder vraiment. Elle l'aperçoit en train

de filmer la foule, en indépendant désormais, plus l'homme de Víctor, et elle joue une dernière fois à son vieux jeu de lecture des gens, sur lui — lentement, sans sa certitude habituelle — et le devine juste, enfin. Elle traverse la rue jusqu'à lui, lui dit qu'elle sait maintenant pour l'avertissement qu'il avait donné à Diego, admet qu'elle l'a mal jugé à chaque étape, et assume sa propre faute tout en disant clairement que cacher la vidéo était une erreur. Puis elle pose la seule question qu'elle est venue poser : est-il trop tard ? Il ne l'est pas. Ils se pardonnent, conviennent qu'ils ont été idiots tous les deux, et s'embrassent dans la rue même où ils s'étaient haïs — joué sérieusement, sans blague. Cette fois, si ses mains s'accrochent à lui, c'est parce qu'elle le veut.

Epílogo — Pegados

El lugar se llamaba *Brinca*, y el día que abrió estaba lleno.

Clara lo miró desde la puerta y casi no lo reconoció de los planos¹ que Mateo le había enseñado durante meses, dibujados en servilletas, en el reverso de tickets², una vez en el vaho³ del espejo del baño. Ahora era real. Había muros de colores para escalar, con niños y adultos colgados⁴ a media altura, gritando. Había camas elásticas donde una señora de sesenta años saltaba como si tuviera ocho. Al fondo, detrás de un cristal, el túnel de viento levantaba a un chaval en el aire y lo dejaba flotar, con los brazos abiertos y la cara de pura risa.

Nadie, en todo el lugar, se sentía tonto de la mala manera. Eso era lo que él había querido. Lo había dicho en una entrevista hacía años, y ella lo había leído una noche en la oscuridad

sin saber todavía que iba a terminar aquí, en la puerta de ese sueño, con las llaves de su piso mezcladas con las de él.

Mateo cruzó hacia ella entre la gente. No llevaba cámara. Esa fue la parte que a Clara todavía le gustaba mirar: las manos vacías, libres, solo para ella.

—¿Y? —dijo él, abriendo los brazos hacia todo el ruido feliz—. ¿Qué dice la experta? Léeme el lugar.

—Mmm. —Clara entrecerró los ojos, fingiendo⁵ que pensaba—. El dueño. Lo veo... cursi⁶. Soñador. De los que dibujan en servilletas.

—Qué horror.

—Insoportable⁷. No sé cómo lo aguanta su novia.

—Dicen que es muy paciente.

—Dicen que es una santa —corrigió ella, y él se rió, y la besó rápido, ahí, delante de todos, sin que le importara quién filmaba con el móvil. Ya nadie filmaba para hacer daño. Era otro mundo.

—Falta una cosa —dijo Mateo—. No la he estrenado⁸ con nadie. Te estaba esperando.

La llevó de la mano hasta el rincón del fondo, y Clara la vio: una pared enorme, acolchada⁹, forrada de esa tela peluda¹⁰ y áspera, y un montón de trajes ridículos colgados al lado, de la misma tela. La pared de velcro.

—No —dijo Clara.

—Te pones el traje, coges carrerilla, saltas y te quedas pegada. —Mateo ya estaba bajando un traje de su percha¹¹, con una sonrisa que ella conocía demasiado bien—. Pegada a la pared, nada más.

Clara abrió la boca para decir que ni loca. Pero se acordó de las dos manos en el asfalto, aquel primer día, furiosa, pegada al suelo sin haberlo elegido.

Esta vez podía saltar ella.

Se puso el traje. Le quedaba enorme y la hacía parecer un peluche¹² de feria. Mateo se puso el suyo, se subió¹³ a la plataforma, dio media vuelta en el aire y cayó de espaldas contra la pared. La tela lo atrapó y se quedó pegado, riéndose, con los brazos y las piernas abiertos como una estrella, la cara hacia la gente. Solo se pegaba la espalda del traje; los brazos quedaban sueltos, libres para moverse.

—¡Tu turno! —gritó, girando la cabeza hacia ella sobre la pared.

Clara cogió carrerilla.

Saltó.

Voló los dos metros que la separaban de la pared, sin pensar, sin calcular, sin certeza ninguna de cómo iba a caer, y por primera vez

en su vida eso no le dio miedo. Chocó de espaldas contra la tela peluda, justo al lado de él, con los brazos abiertos en cruz, y se quedó pegada así, riéndose tan fuerte que apenas podía respirar.

Quedaron los dos clavados a la pared, hombro con hombro, mirando hacia la gente, como dos estrellas de peluche. Ella volvió la cabeza hacia él. Mateo ya había vuelto la suya. A unos centímetros, de lado, en la postura más tonta posible, delante de medio mundo.

—Hola —dijo él.

—Hola.

La besó, los dos con la cabeza torcida sobre la pared. Y esta vez no había cámara escondida, ni secreto guardado, ni demanda, ni nadie agachado buscando su plano. Solo ellos dos, pegados a una pared ridícula, sin ninguna prisa por despegarse.

Mientras se besaban, Mateo bajó la mano hasta donde la de ella se había quedado pegada al traje. Se la despegó¹⁴ de entre las piernas y se la volvió a pegar sobre el estómago.

Y la siguió besando, como si nada, con la misma calma con que apagaba la lámpara¹⁵ antes de dormir.

Vocabulario

ESPAÑOL	FRANÇAIS
<i>el plano</i>	plan / croquis (<i>aussi : plan, cadre de caméra — le vieux jeu de mots</i>)
<i>el ticket</i>	ticket / reçu
<i>el vaho</i>	buée (sur une vitre)
<i>colgado/a</i>	suspendu / accroché
<i>fingir</i>	faire semblant / feindre
<i>cursi</i>	quétaine / mièvre / à l'eau de rose
<i>insoporable</i>	insupportable
<i>estrenar</i>	utiliser/porter pour la première fois ; inaugurer
<i>acolchado/a</i>	matelassé / rembourré
<i>peludo/a</i>	poilu / duveteux
<i>la percha</i>	cintre / patère

ESPAÑOL	FRANÇAIS
<i>el peluche</i>	peluche / doudou
<i>subirse</i>	grimper / monter sur
<i>despegar</i>	décoller / détacher ; (aussi) décoller (avion)
<i>la lámpara</i>	lampe

**Note de grammaire — *quedarse* + adjectif/
participe : « finir par / rester (dans un état)
».**

Le verbe-titre du livre revient ici, à la maison. *Quedarse*, c'est *quedar* (« rester ») rendu pronominal, et il signifie **rester** / **finir** / **se retrouver** dans un certain état — l'état que nomme l'adjectif ou le participe placé juste après :

se quedó **pegada** → « elle a fini collée /
elle est restée collée » se quedó
pegado, riéndose → « il a fini collé, en
riant »

C'est toute la différence entre une action et l'état dans lequel on se retrouve une fois l'action passée. En français, on tourne souvent ça avec « **finir par** », « **rester** » ou « **se retrouver** ».

Tout le livre tient dans ce verbe : au ch. 1, Clara *se quedó pegada* à la route contre son gré ; ici, elle *se queda pegada* à Mateo de son plein gré — même grammaire, sens inverse. Ce n'est pas la grammaire qui a changé. C'est elle.

Résumé : Un saut dans le temps : le rêve de Mateo a enfin ouvert ses portes — un espace de jeux couvert et lumineux à Madrid, baptisé *Brinca*, plein de murs d'escalade, de trampolines et d'une soufflerie — et lui et Clara forment un couple, complices et taquins. Il l'entraîne jusqu'au mur de Velcro et la met au défi de sauter. Se souvenant du premier jour, où elle était restée collée à la route contre son gré, Clara comprend que cette fois le saut lui appartient, et elle saute sans avoir peur de la façon dont elle va atterrir. Elle atterrit collée, face à face avec lui, et ils s'embrassent — et sans même qu'elle remarque où sa main libre a glissé, Mateo la décolle calmement et la déplace, sans jamais rompre le baiser. Elle est collée au mur de son plein gré, n'ayant plus besoin de savoir comment finissent les choses.